

- LA REVUE D'HISTOIRE DU SAGUENAY-LAC-SAINT-JEAN -

SaguenayensiA

Volume 49, numéro 4, octobre-décembre 2007



150 ans de Chambord

7,95\$

MERCI À NOS GÉNÉREUX DONATEURS!

MEMBRES HONORAIRES

Alcan
M. Robert Bergeron, Saint-Lambert

M^e Marcel Claveau, Chicoutimi
Mgr Jean-Guy Couture, Chicoutimi

M. Albert Larouche, Chicoutimi
M. Paul-Gaston Tremblay, Chicoutimi

MEMBRES À VIE

Dr Louis Bélanger, Montréal
Dr Jean-Charles Claveau, Québec
Mme Annette S.-Fortin, Hébertville
M. Réjean Fournier, Jonquière
M. Gérard Gaudreault, Chicoutimi
M^e Claude Gauthier, Chicoutimi
Mme Pierrette Girard-Beaulieu, La Tuque
M. Gilbert Gravel, Chicoutimi
Dr Richard Harvey, Sherbrooke

M. Desmond Hudson, Plainfield, NH
M. Patrick Lapointe, Jonquière
M. Roger Larouche, Falardeau
M. Jean-Marie Lemay, Alma
M. Paul-Eugène Lemieux, Jonquière
Abbé Ernest Lévesque, Chicoutimi
M. Réal Lévesque, Jonquière
M. Maurice Ouellette, Chicoutimi
M. Bernard Pelletier, Chicoutimi

M. Georges-Henri Perron, Chicoutimi
Mme Monique Perron, Québec
M. Gilles Rinfret, Chicoutimi
M. Roger Samson, Beauport
M. Gérard Tremblay, Chicoutimi
M. Jean-Hugues Tremblay, Chicoutimi
M. René Tremblay, Chicoutimi
Mme Céline Turcotte, Chicoutimi
Abbé Jean-Paul Vincent, Albanel

Abitibi-Consolidated inc.
M. Maurice Potvin, Montréal

Sœurs Antoniennes-de-Marie, Chicoutimi
Sœurs Augustines, Chicoutimi

Sœurs Ursulines, Roberval

MEMBRES BIENFAITEURS (100 \$ à 499 \$)

Mme Laurette Angers, Jonquière
Mme Céline T.-Beaulieu, Québec
M. Jean-Eudes Bergeron, Chicoutimi
M. Réjean Bergeron, Chicoutimi
M. Jacques Coutu, Chicoutimi
M. Jean-Charles Dubé, Chicoutimi
M. Aimé Gagné, Outremont

M. Fernand Gagnon, La Baie
M. Sylvain Gaudreault, député de Jonquière
M. C.-A. Gauthier, Jonquière
M. Jean-Marie Gagné, Chicoutimi
Mme Michelle Harvey, Québec
Mme Ruth B. Lachapelle, Boucherville
M. Alyre Martin, Chicoutimi

M. Gérard-A. Morin, Alma
M. Jean-Marc Patoine, Jonquière
Potvin et Bouchard, Jonquière
M. Rémi Roussel, Chicoutimi
M. Jean-Pierre Saint-Laurent, Alma
Dr Yves Savard, Chicoutimi

(50 \$ à 99 \$)

M. Louis Bouchard, Chicoutimi
Mme Lucie Boulianne, Jonquière
M. Bernard Cauchon, Chicoutimi
M. Miville Corneau, Chicoutimi
M. Constant Dallaire, St-Ambroise
M. Rosaire Desgagné, La Salle
Mme Madelaine Desgagné, Chicoutimi
Mme Jeanine Dufour-Boucher, Jonquière
R. P. Albert Dumont, Montréal
M. Thomas Donohue, Montréal
M. Éric Gagnon, Chicoutimi
M. Jean-Marie Hachey, Chicoutimi
M. Albert-E. Jean, Chicoutimi
M. Claude Larouche, Chicoutimi
M. Jean Lessard, Boisbriand
M. Maurice Ouellette, Chicoutimi
M. Camille Plourde, Chicoutimi
M. Henri-Louis Renaud, Jonquière
M. Eugène Roy, Métabetchouan-Lac-à-La-Croix
M. Gilles Tremblay, Chicoutimi
Municipalité de Larouche
Municipalité de Sainte-Rose-du-Nord

MEMBRES DE SOUTIEN (20 \$ à 99 \$)

(20 \$ à 49 \$)

M. Raoul Bastarache, Ville d'Anjou
Mme Jacqueline Beaulieu, Chicoutimi
M. Denis Bergeron, Saint-Charles-de-Bourget
Mme Denise Blackburn, Montréal-Nord
Mme Françoise Bolduc, Alma
M. Gabriel Bouchard, Charlesbourg
M. Jean Coutu, Chicoutimi
Mgr Jean-Guy Couture, Lac Kénogami
M. Pierre De Champlain, La Baie
M. Ernest Dauphinais, Falardeau
M. Jean-François Drapeau, Notre-Dame-du-Lac
Mme Michèle Dubuc, Sainte-Adèle
M. Armand Gagnon, La Baie
M. Gilles Gagnon, Jonquière
M. Victor Gagnon, Chicoutimi
M. Fernand Gravel, Chicoutimi
M. Jacques Gravel, Chicoutimi
M. Jean-Rock Gagnon, Chicoutimi
M. Laurent Gervais, Jonquière
M. Joseph Gravel, Chicoutimi
M. Denis Hudon, Chicoutimi
M. Jean-Jacques Hudon, Chicoutimi
M. Raymond Labbé, Scott-Jonction
M. Alayn Larouche, LaSalle
M. Jacques Lambert, Sainte-Foy

M. Benoit Larouche, Saint-Léonard
M. Pierre Larouche, La Baie
M. Réginald Lavoie, Saint-Fulgence
M. Camille Lévesque, Chicoutimi
M. C.-E. Lévesque, La Baie
Mme Françoise Maltais, Hull
M. Gilles Maltais, Chicoutimi
Mme Florence Masson, Chicoutimi
Mgr Rock Pedneault, Chicoutimi
Dr Alyre J. Picard, Alma
M. François Plourde, Montréal
M. Claude Potvin, Laterrière
M. Jean Riverin, Chicoutimi
M. Marcel Sainte-Croix, Saint-Fulgence
M. Hélène Savard-Jacob, Montréal
M. Marc Savard, Chicoutimi
M. Jean Savard, Jonquière
Soeurs du Bon-Pasteur, Chicoutimi
Soeurs Ursulines de Roberval
Mme Claire Simard, Jonquière
M. Richard Simard, Jonquière
M. Joseph-Édouard Tremblay, Chicoutimi
M. Jean-Hugues Tremblay, Chicoutimi
M. Pierrette Tremblay, Chicoutimi
Mme Françoise Vuilleneuve, La Baie

La Société historique du Saguenay tient à remercier ceux et celles qui donnent 20 \$ et moins.



Publications en ligne de la Société historique du Saguenay

Recherche

- ⊙ La recherche s'effectue par mots-clés parmi les titres et les auteurs de chaque numéro, en utilisant un thème, un endroit, une année ou un auteur précis. La base de données recherche tous les mots inscrits individuellement dans l'indexation.
- ⊙ La reconnaissance optique de caractères (ROC) est active à chaque fichier numérique. Pour une recherche à l'intérieur de chaque numéro, il est conseillé d'utiliser la boîte de dialogue *Rechercher / Find* (CTRL + F).
- ⊙ Tous les titres d'articles sont répertoriés dans la table des matières des fichiers numériques (signets).

Règles d'utilisation

- ⊙ Les auteurs conservent leurs droits d'auteurs.
- ⊙ La Société historique du Saguenay conserve ses droits en tant qu'éditeur.
- ⊙ En vertu des dispositions de la [Loi sur le droit d'auteur](#), les articles parus ne peuvent être reproduits totalement ou partiellement, traduits, distribués ou adaptés sans l'autorisation écrite de l'auteur et de la Société historique du Saguenay.
- ⊙ La référence aux informations disponibles est obligatoire. Elle doit comprendre les noms et prénoms des auteurs, le titre de l'article, le titre du périodique, l'année de publication ainsi que la page de référence.
- ⊙ Il est de la responsabilité de l'utilisateur de se conformer aux différentes lois en vigueur.

Bases de données en ligne

- ⊙ Pour plus de contenus historiques, des lectures et recherches supplémentaires sont possibles grâce aux bases de données¹ de la Société historique du Saguenay au www.shistoriquesaguenay.com :
 - Publications en ligne
 - Archives en ligne
 - Bibliothèque en ligne
 - Images en ligne
 - Capsules historiques
 - Et autres

Devenir membre de la Société historique du Saguenay

- ⊙ Avec votre appui, vous participez à la mission de la Société historique du Saguenay qui est de diffuser, acquérir, traiter et conserver le patrimoine documentaire du Saguenay–Lac-Saint-Jean. Être membre de la Société historique du Saguenay vous donne accès à la revue d'histoire *Saguenayensia*, ainsi qu'à des escomptes sur des produits en boutique et des reproductions de documents d'archives. Visitez notre [boutique en ligne](#) pour découvrir la variété des produits disponibles.

¹ Les bases de données disponibles peuvent varier.



SAGUENAYENSIA

Publiée depuis 1959 par la Société historique du Saguenay

Volume 49, numéro 4, octobre-décembre 2007

La revue d'histoire régionale Saguenayensia est publiée trimestriellement par la :

Société historique du Saguenay

930, Jacques-Cartier Est,

Chicoutimi, Qc, G7H 7K9

Tél. : 418 549-2805

Fax : 418 549-3701

Courriel : shs@shistoriquesaguenay.com

Site internet : www.shistoriquesaguenay.com

Les avis de changement d'adresse, les exemplaires non distribués et les demandes d'abonnement doivent parvenir à l'adresse mentionnée ci-dessus. Port de retour garanti. Envoi de publication : enregistrement no 08720. Postes Canada : n° client 02093618.

La revue Saguenayensia reconnaît l'aide financière du gouvernement du Canada, par l'entremise du Programme d'aide aux publications (PAP), pour ses dépenses d'envoi postal.

Canada

La direction de *Saguenayensia* laisse aux auteurs l'entière responsabilité de leur texte. Les articles parus dans *Saguenayensia* ne peuvent être reproduits, traduits ou adaptés sans l'autorisation écrite de l'auteur et de la Société historique du Saguenay.

La Société historique du Saguenay est membre de la Fédération des sociétés d'histoire du Québec.

Dépôt légal : 4^e trimestre 2007

Bibliothèque nationale du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

ISSN0581-295X

Tarifs d'abonnement : Particulier : 30 \$

Institutions : 40 \$

Autres pays : 45 \$

Ce numéro : 7,95 \$

Couverture : *Pique-nique chez grand-mère Laroche, à la Pointe.* Source : Ghislaine Laroche



Sommaire

- 3** Le territoire chambordais
par Caroline Marcoux
- 8** De Saint-Joseph de la Pointe-aux-Trembles à Saint-Louis-de-Chambord
par Caroline Marcoux
- 13** Municipalité d'une rivière à l'autre
par Caroline Marcoux
- 17** Pionniers de Chambord
par Caroline Marcoux
- 23** À la croisée des chemins
par Caroline Marcoux
- 32** William Tremblay et Elzéar Bergeron : curés émérites
par Caroline Marcoux
- 36** Val-Jalbert : genèse d'une ville de compagnie
par Luc Noppen
- 41** BABILLARD HISTORIQUE
- 44** À TRAVERS LES ARCHIVES
- 45** LES MÉCONNUS DE L'HISTOIRE
- 47** D'UNE PAGE À L'AUTRE
- 48** EN BREF...
- 49** SITE ET MONUMENT

LE MOT DE PRÉSENTATION

Bonne fête Chambord!

Depuis bientôt 50 ans, la revue *Saguenayensia* souligne régulièrement des événements spéciaux comme les anniversaires historiques, et cela, toujours avec l'objectif d'en faire œuvre d'éducation. C'est dans cet ordre d'idée que nous vous présentons ce numéro qui souligne les 150 ans de la municipalité de Chambord, au Lac-Saint-Jean.

Pour cette parution, nous avons obtenu la collaboration spéciale de Caroline Marcoux, auteure du livre *Chambord à la croisée des chemins*, publié dans le cadre du 150^e de la municipalité. Madame Marcoux signe tous les textes de la présente revue.

Des terres vierges qui ont attiré les premiers colons en 1857, à l'essor du village avec l'arrivée du chemin de fer en 1888, Chambord a su au cours des années tirer profit de sa position stratégique tout en alliant tradition et progrès. Dans ce numéro qui contient plusieurs photographies inédites, Madame Marcoux nous présente des textes qui témoignent de l'histoire de ses pionniers. Nous y retrouvons *Le territoire chambordais* qui fait un survol de la toponymie des lieux, les *Pionniers de Chambord* qui nous présente les premières familles de colons, *De Saint-Joseph de la Pointe-aux-Trembles à Saint-Louis de Chambord*, qui fait un survol de la vie municipale. Comme dans tous les villages les curés étaient au cœur de l'action et le texte *William Tremblay et Elzéar Bergeron : curés émérites* en témoigne. *Municipalité d'une rivière à l'autre* et *À la croisée des chemins* termine le tour d'horizon avec la vie municipale et l'arrivée du chemin de fer.

En terminant, je lève mon chapeau à la municipalité et au comité des fêtes du 150^e anniversaire qui ont, tout au long de l'année, multiplié les activités dans le cadre de cette commémoration.

Louise Bouchard

Saguenayensia

Rédacteur

Louise Bouchard

Comité de rédaction

Dany Côté, *Historien*

Jérôme Gagnon, *Musée Louis-Hémon*

Alexandre Garon, *Étudiant UQAC*

Érik Langevin, *UQAC, Laboratoire d'archéologie*

Caroline Toulouse, *Étudiante*

Comité de correction

Dany Côté, Colombe Dallaire, Thérèse Trudel

Représentante de la Fondation de l'UQAC

Suzie Robichaud

Mise en page

Louise Bouchard

Numérisation des photographies

Jean-Pierre Villeneuve

Révision des épreuves

Louise Bouchard, Dany Côté, Colombe Dallaire

Impression

Imprimerie Commerciale

Société historique du Saguenay

Conseil d'administration

Lorenzo Beaulieu, président

Laurence Pedneault, vice-présidente

Rénald Gaudreault, trésorier

Jean-Charles Dubé, secrétaire

Jean-Pierre Boivin, Donald Larouche,

Michel Potvin, Égide Tremblay,

Val Rasmussen, administrateurs

Bénévoles

Miville Corneau, Bernard Cauchon,

Thérèse Coulombe, Monique Desgagné,

Albert Larouche, Rita Lavoie, André Marchand,

Gisèle Simard, Sophie Simard.

La fondation Mgr Victor Tremblay

Eddy Lalancette, président

Gilbert Gravel, Jean Laflamme, vice-présidents

Ronald Boivin, trésorier

Louise Bouchard, secrétaire

Lorenzo Beaulieu, Marcel Claveau, Jean Grimard,

Mona Lessard, Aurélien Tremblay,

Ghislain Bélanger, administrateurs

Le territoire chambordais

par Caroline Marcoux¹
historienne

Chambord est un village pittoresque : c'est un vaste amphithéâtre qui s'étend entre les Laurentides et le majestueux lac Saint-Jean. Un retour dans le passé permet de comprendre les phénomènes géologiques qui lui ont donné sa géomorphologie actuelle. Le passé plus récent, celui des autochtones puis des pionniers, fournit des noms aux lieux physiques.

Considéré comme porte d'entrée sur le Lac-Saint-Jean, Chambord est accessible par les voies maritimes, routières et ferroviaires. Implanté aux abords du lac Saint-Jean, entre les rivières Ouiatchouan et Métabetchouane, le village connut un développement rapide avec l'arrivée du chemin de fer. Traversé par la route régionale 169, il est également le point d'aboutissement de la route 155, en provenance de la Mauricie.

Le bassin versant de la Métabetchouane est le sixième plus important du Saguenay, tandis que celui de la Ouiatchouan se situe au dixième rang². Ces deux cours d'eau importants marquèrent l'histoire de Chambord avec l'implantation de populations et la pratique de la pêche à leurs embouchures.

Le Piekouagami, nom amérindien du lac Saint-Jean qui signifie « lac plat », atteint une profondeur de 7,5 mètres devant Chambord. C'est un mélange de grenat et d'ilménite qui donne une pigmentation rougeâtre au sable du fond du lac³. Sa proximité avec la municipalité favorise les activités de plaisance et la villégiature.

La municipalité de Chambord s'étend sur 121,32 km². Les zones forestière et agricoles dominent. La forêt et ses dérivés furent, à travers les époques, d'une grande importance pour Chambord : fourrures, bois de sciage,

pâte à papier, bois de chauffage. L'eau assura le transport des gens et des biens, de même qu'elle fournit la force hydraulique aux moulins et elle produisit l'électricité. Quant aux sols, ils permirent le développement d'une industrie laitière et d'une culture maraîchère. Les terres argileuses sont déposées sur un sous-sol de roches calcaires, originaires de lointaines périodes géologiques.

Le passé géologique

L'histoire géologique du Saguenay–Lac-Saint-Jean débuta il y a plus d'un milliard d'années, avec une imposante chaîne de montagnes⁴. Ce socle rocheux correspond actuellement aux Laurentides, version érodée de ces monts. La géologie associée à cette période primaire se trouve à l'est et à l'ouest de Chambord avec l'anorthosite (granit noir) et autres roches, de même que dans les terres plus au sud, avec divers gneiss.



Collection Village historique de Val-Jérôme

Comme d'autres dépressions de moindre envergure, la chute Ouiatchouan résulte de la faille géologique survenue il y a 180 millions d'années.

Le paysage changea vers 450 millions d'années B.P.⁵, alors que la région fut recouverte d'une mer chaude. Il reste de cette période ordovicienne quelques dépôts de schiste argileux dans le sous-sol, comme les galets de calcaire et de boue solidifiée (shale) riches en fossiles marins et autres petits organismes au sud du lac Saint-Jean, particulièrement à Chambord et à Roberval.

Il y a 180 millions d'années, un grand fossé d'effondrement géologique se forma dans le Bouclier canadien. Ce graben correspond aux vallées du Saguenay et aux plaines du Lac-Saint-Jean⁶. Le mur sud du graben se caractérise par la pente en bordure du massif des Laurentides.

À partir de 100 000 ans B.P., le glacier « Laurentidien » s'étendit vers le sud, jusqu'à couvrir la partie nord du



Collection Richard Hudon

À l'été 1978, le jeune Christian Hudon trouva une dent de mastodonte dans les eaux du lac.

continent il y a 18 000 ans. Au Lac-Saint-Jean, son épaisseur atteignait trois kilomètres. Son passage arrondit les collines et les montagnes, en déposant de riches dépôts glaciaires. Cette masse commença à fondre il y a 10 500 ans. Elle laissa une langue de glace qui occupait le lac Saint-Jean actuel. À l'été 1978, un enfant découvrit une dent de taille impressionnante sur les berges du lac à Chambord. Cette dent s'identifie comme une molaire de mastodonte, mammifère voisin de l'éléphant, disparu de l'Amérique il y a 10 000 ans. Une autre étude stipule que la dent serait le plus vieux spécimen de ce genre retrouvé au Québec et aurait plus de 100 000 ans. Peut-être y a-t-il eu des mastodontes dans la région lors de la glaciation, quoique cette dent a pu être transportée jusqu'à Chambord par le glacier.

La langue de glace fondit, faisant place à une mer froide et peu salée, la mer Laflamme. Les terres agricoles doivent leur richesse aux dépôts laissés par cette vaste étendue d'eau. La mer se retira peu à peu, de sorte que les rivières creusèrent leur lit dans les argiles et les boues marines. Ce recul dura de 10 250 à 8 360 B.P. C'est alors que le passage d'Alma émergea, isolant le lac Saint-Jean de l'eau marine qui arrivait par le Saguenay. La ouananiche, saumon de l'Atlantique, s'adapta à l'eau douce. Le canyon de la rivière Ouiatchouan se perça par l'écoulement des glaces, de même que les multiples ruisseaux de Chambord.

Tous ces phénomènes géologiques du quaternaire (glaciation, fonte, envahissement marin puis recul) laissèrent des marques dans le paysage de Chambord. Le sous-sol se compose d'une succession de dépôts meubles aux riches propriétés minérales. La dénivellation à Val-Jalbert favorisa le développement hydroélectrique et industriel à cet endroit, tout comme le pouvoir d'eau sur la Métabetchouane. Le Ministère de la colonisation, des mines et des pêcheries précisait, au début du XX^e siècle, que la rivière Ouiatchouan offrait « de bons pouvoirs hydrauliques et d'excellents endroits de pêche à la ouananiche ». Les collines et les montagnes

environnantes connaissent une croissance forestière grâce aux sédiments laissés par le passage du glacier, tandis que les alluvions de la mer Laflamme procurent des terres agricoles fertiles.

La toponymie

Après l'étude du milieu géophysique, notre intérêt se porte sur l'origine des noms de lieux : les lacs, les rivières et les ruisseaux, les cantons et les secteurs, ainsi que les dénominations successives de la municipalité.

rivière Ouiatchouan

La rivière Ouiatchouan suit un parcours sinueux d'environ 25 kilomètres, à partir du lac des Commissaires, en passant par le lac Bouchette. Avant de se déverser dans le Piekouagami, elle fait un saut spectaculaire de 72 mètres.

Il existe plusieurs interprétations de ce mot d'origine amérindienne, mais toutes abondent dans le même sens : le nom du cours d'eau a été attribué en fonction de la chute.

Selon le père Arnaud, le mot montagnais Uiatshouan signifiait « flots, cascades, rapides à bouillons blancs ». D'autres attribuaient le sens de « courant tournant » au mot Owiadjiwan, ou encore « rivière où l'eau tourbillonne ».

Selon Eugène Rouillard, Ouiatchouan signifiait « là où on voit la chute » en langue montagnaise. En 1824, François Verreault l'interprétait ainsi : « vois-tu là la chute? Il faut faire un portage ».

L'arpenteur Normandin mentionna la rivière *8iatch8anonchip8*, « où est le courant », que les Français nommaient « rivière à la grande pêche ».

Ouiatchouan désigne également un canton créé en 1867. Inséré entre Roberval et Saint-Prime, il est traversé par la rivière Ouiatchouaniche et il englobe la réserve amérindienne de Mashteuiatsh (anciennement Ouiatchouan puis Pointe-Bleue).

rivière Métabetchouane

Longue de 128 kilomètres, elle prend sa source au lac du Mâle et au lac Bouteille, dans la réserve faunique des Laurentides. L'origine montagnaise du terme fait aussi partie du langage cri et algonquien. Matabi signifie « gagner l'eau, aller vers l'eau » ou « vient des terres avant de gagner l'eau », et djiwan désigne « courant, eaux rapides ». Ainsi, Métabetchouane est la « rivière qui se jette dans le lac ». Ce nom et ses variantes évoquent le cycle de vie des chasseurs qui séjournaient dans la forêt l'hiver et se fixaient sur les bords du cours d'eau l'été. La rivière constituait une voie de communication entre le lac Saint-Jean et Québec pour les Amérindiens, puis pour les missionnaires au XVII^e siècle, alors que les jésuites tracèrent un sentier.

canton Charlevoix

Arpenté en 1857 et érigé officiellement en 1871, il porte le nom du père jésuite F.-X. de Charlevoix⁸. La rivière Ouiatchouan le traverse. Il englobe la partie ouest de la municipalité de Chambord et une partie de la ville de Roberval.

canton Métabetchouan

Nommé ainsi d'après la rivière et le poste de traite. Ce canton, arpenté en 1853 et proclamé en 1857, s'étend sur les rives du lac Saint-Jean de part et d'autre de la rivière Métabetchouane. Il englobe une partie des municipalités de Métabetchouan et de Saint-André, la partie est de Chambord et tout le village de Desbiens. La route de la Pointe, anciennement la route de la Grande-Ligne, marque la division entre les cantons Métabetchouan et Charlevoix.

Pointe-aux-Trembles

Appellation d'origine donnée par les colons installés aux abords du lac Saint-Jean, à l'endroit qui allait devenir Chambord. Les autres lieux de colonisation étaient la pointe aux Pins et Ouiatchouan. Nom donné à la mission desservie par le curé de Roberval de 1865 jusqu'à la création de la paroisse, en 1870. Cette appellation tomba, puisqu'il y avait déjà deux autres Pointe-aux-Trembles à Québec et à Montréal.

Saint-Louis de Métabetchouan

Nom donné à la paroisse érigée canoniquement le 4 novembre 1870. C'est aussi le nom de la municipalité érigée le 1^{er} janvier 1873, nommée ainsi afin d'honorer Louis Archambault (1814-1890), ministre de la Colonisation du Québec entre 1867 et 1873, responsable de l'agriculture et des travaux publics. Il y eut 21 maires entre 1873 et 1932.

Chambord

C'est l'arpenteur Pascal-Horace Dumais (1836-1906) qui aurait suggéré Chambord comme appellation du bureau de poste, ouvert en 1872. Dumais demeurait alors à Hébertville, mais il commençait à défricher des terres à Saint-Louis de Métabetchouan, en particulier sur l'île de la Traverse. Homme cultivé et intéressé aux affaires publiques, il recevait des journaux de France et il a pu se passionner pour la popularité de Henri de Bourbon (1820-1883), duc de Bordeaux et comte de Chambord. Celui-ci était un descendant du roi saint Louis, ce qui explique peut-être pourquoi Dumais l'associa à la nouvelle paroisse Saint-Louis de Métabetchouan. Dernier représentant de la branche aînée des Bourbons et prétendant légitime au trône de France, le comte estimait, vers 1870, le moment venu de rétablir la royauté en France. En France, Chambord est une communauté située en Sologne (au centre du pays). Son château fut bâti pour François I^{er}, entre 1519 et 1537, dans un style de la première Renaissance.



L'île à Dumais, située à proximité de la pointe de Chambord.

Éric Pelletier

C'est avec l'arrivée du chemin de fer que le nom de Chambord entra dans la pratique⁹. Par extension, « Chambord-Jonction » représentait le secteur situé à la jonction des trois branches de chemin de fer.

En 1916, la municipalité modifia son nom (Saint-Louis de Métabetchouan) pour Saint-Louis de Chambord. Le territoire de la paroisse était érigé séparément en octobre 1931, sous l'ancien nom de Saint-Louis de Métabetchouan. Le village prit le nom de municipalité de village de Chambord en avril 1932. La municipalité de paroisse reprit le toponyme de Saint-Louis de Chambord l'année suivante. Paroisse et village fusionnèrent en 1973, sous le vocable de Chambord.

île de la Traverse

Île du lac Saint-Jean située à environ 1,5 kilomètres de la pointe de Chambord. Elle porta ce nom jusqu'en 1985, en raison d'un bateau assurant le passage avec la terre ferme (d'après la Commission de toponymie du Québec). Son appellation actuelle est l'île à Dumais, du nom de l'arpenteur Pascal-Horace Dumais, qui habita sur l'île de nombreuses années. Elle est également connue comme la Grosse Isle (en comparaison avec l'île aux Coulevres, la Petite Isle), l'île Sainte-Hélène ou Hélène (nommée ainsi par Dumais en souvenir de son premier amour) ou l'île Hudon (Wellie et Sylvio Hudon en furent propriétaires quelques années). Elle est actuellement gérée par un groupe de dix propriétaires. Elle occupe une superficie totale de 49,9 hectares¹⁰. D'une circonférence de 4000 mètres (2 milles et demi), elle accueille plus de 300 espèces végétales, certaines étant très rares dans la région.

Par eaux basses, il est possible de suivre les schistes d'Utica entre l'île et la pointe de Chambord. À la pointe sud de l'île, une flèche se forme et se déforme au gré des tempêtes et des courants. Avant le rehaussement du lac, en 1926, l'île était accessible par voie terrestre grâce à ce chemin de sable. Les cultivateurs allaient

y faire paître leurs bêtes. Ce chemin est encore perceptible en période de basses eaux hivernales.

Pointe de Chambord

S'avançant dans le lac Saint-Jean, les rivages de cette presqu'île sont devenus des lieux de villégiature appréciés et des terres agricoles exploitées.

pointe de la Traverse

Cette pointe rejoignait l'île du même nom avant l'élévation des eaux du lac. Cet endroit calme a maintes fois servi de lieu de repos aux voyageurs maritimes qui cherchaient à éviter une tempête. Avant la colonisation et au début de celle-ci, alors que le canot était un moyen de transport préconisé sur le lac, les vents forts nécessitaient parfois un arrêt temporaire à cet endroit. Certains y passaient la nuit, couchés sous leur canot.

pointe aux Pins

Ce secteur, depuis la rivière Ouiatchouan jusqu'au bas de la « côte à Baptiste » (dans les Sables) était couvert de pins. L'érosion transforma cette pointe en îlot, mais l'îlot est disparu depuis plus de vingt ans.

baie Doré

Ce lieu de villégiature situé à la pointe de Chambord aurait été nommé ainsi pour l'abondance de ce poisson. Une autre interprétation stipule que la baie porte le nom de l'abbé Bernard Doré, qui y possède un chalet.

baie du Repos

Désignée ainsi par les premiers villégiateurs, il y a environ 50 ans. Située sur la terre des Bolduc, à la pointe de Chambord, il s'agit d'un havre de paix et de repos.

lac Brûlé

Plusieurs personnes se seraient réfugiées dans ce lac lors du Grand Feu de 1870.

lac à l'Ours

Nommé ainsi d'après la présence répétée de cet animal. Un premier ours y fut tué par Jean Girard et plusieurs autres par la suite.



Eric Pelletier

Le secteur du lac à l'Ours fut ouvert à la colonisation pendant la crise économique des années 1930.



Eric Pelletier

La baie Doré



Eric Pelletier

La rivière à Désiré

lac à Belley

L'endroit prit le nom de Billy Jourdain, contremaître des Price, qui y fit chantier plusieurs hivers.

lac Alfred

En souvenir d'Alfred Gagnon, dont la terre donnait sur le lac (canton Charlevoix, lot n° 17 du Rang II).

lac à Sauveur

Ce petit lac doit son nom à Sauveur Thibeault, qui y avait une terre.

lac Denis :

Denis Bérubé y coupait son bois. Il se jette dans la rivière Ouiatchouan.

lac Gagné et lac à Almas :

Ces deux lacs voisins baignaient les terres de Almas Gagné, de Desbiens. Ils sont situés dans le secteur du lac à l'Ours, sur la route qui conduit à Saint-André.

lac Delaunière :

Calixte Delaunière érigea une écluse à la tête de la rivière Grignon, formant ainsi ce réservoir autour des années 1950.

ruisseau Grignon

José Tremblay dit Grignon et son frère Louis demeuraient près du pont enjambant ce ruisseau du secteur des Sables, parfois appelé « rivière » (canton Charlevoix, lots 7 et 8 du Rang I).

ruisseau Pacaud

Herménégilde Pacaud possédait des terres au village, à la source de ce ruisseau (lot 52a du premier rang, canton Métabetchouan).

ruisseau Tremblay :

Ou ruisseau de la Veuve, près de la route à Jim.

ruisseau Brassard :

Coule sur la ferme de François Brassard.

rivière à Désir ou à Désiré :

D'après Désiré Ouellet, contremaître de la compagnie Price, le premier à faire chantier dans ces environs et à draver cette rivière

re. Endetté, il s'enfuit. Plus tard, son fils vint au Lac-Saint-Jean solder toutes les réclamations avec les intérêts.

Petite-Martine

Lieu-dit nommé d'après La Martine, hameau de Saint-André, à proximité. Jusqu'en 1901, La Martine fit partie de Chambord, avant de se rattacher à Saint-André.

les Sables :

Il suffit de creuser les sols de ce secteur pour comprendre son appellation !

la Station :

Secteur environnant la gare. Parfois appelé Chambord-Jonction.

C'est sur les abords du lac Saint-Jean que la municipalité de Chambord vit le jour. Entre les rivières Métabetchouane et Ouïatchouan, elle se développa grandement avec l'arrivée du chemin de fer. À la croisée des routes régionales, elle devint l'une des portes d'entrée principales du Lac-Saint-Jean.

Situé au cœur du Bouclier canadien, le territoire chambordais fut submergé par une mer chaude avant de devenir une plaine en

bordure d'un mur d'effondrement. Le glacier Laurentidien laissa place à la mer Laflamme. Ces phénomènes géologiques successifs marquent le territoire, les sols et les cours d'eau.

Ce milieu naturel a acquis des patronymes propres aux habitants qui l'occupèrent. Les noms aux origines autochtones côtoient désormais ceux des premiers colons.

NOTES

1. Ce texte repose sur des extraits de *Chambord, à la croisée des chemins, 1857-2007*, chapitre 1 : » Chambord, d'une rivière à l'autre », Cap-Saint-Ignace, La Plume d'Oie, 2007.
2. Camil Girard et Normand Perron, *Histoire du Saguenay-Lac-Saint-Jean*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1989, p. 32.
3. Collaboration d'auteurs, *Le lac Saint-Jean. Portrait d'une mer intérieure*, Alma, Conseil du loisir scientifique du Saguenay-Lac-Saint-Jean et Le Groupe Madie, 1999, p. 13.
4. D'après Denis W. Roy, « Voyage géologique au Saguenay-Lac-Saint-Jean », *Saguenayensia*, vol. 38, no 2 (avril-juin 1996), p. 27 à 38.
5. Abréviation de « Before Present » qui signifie qu'une date est calculée à partir du moment actuel.
6. Graben : fossé tectonique.
7. Alfred Pelland, *Vastes champs offerts à la colonisation et à l'industrie*, Québec, ministère de la Colonisation, des Mines et des Pêcheries, 1911, p. 125.
8. Auteur de *Histoire et description générale de la Nouvelle-France*, publié en 1744.
9. *Progrès du Saguenay* du 28 juin 1888 et horaires du chemin de fer du 18 juillet 1888.
10. Avant le rehaussement du lac, en 1926, sa superficie était de 69 hectares.

AFFICHEZ VOS COULEURS AVEC LE DRAPEAU DU SAGUENAY-LAC-SAINT-JEAN



La région du Saguenay-Lac-Saint-Jean peut s'enorgueillir de posséder son propre drapeau. Depuis 1938, cet étendard de par ses couleurs représente avec symbolisme les principaux éléments de notre histoire.

*La richesse de nos forêts, est symbolisée par le **vert feuille** des deux rectangles du haut. L'élément de base de la vie, l'agriculture, est représenté par le **jaune doré**. Il est en bas comme le sol qui porte et produit la vie. L'industrie et le commerce, dont les rôles se complètent et dont l'activité s'étend à tous, sont représentés par le **gris argent** croisant tout le champ du drapeau. La population régionale, active et vigoureuse, élément vital qui met en valeur toutes les ressources de la région, est symbolisée par le **rouge vif** placé comme couleur de liaison.*

La Société historique du Saguenay est l'instigatrice et détentrice des droits sur le drapeau régional. Vous pouvez vous le procurer à nos bureaux en tout temps.

Pour toutes informations, vous pouvez communiquer avec nous au (418) 549-2805, ou par courriel : shs@shistoriquesaguenay.com

De Saint-Joseph de la Pointe-aux-Trembles à Saint-Louis-de-Chambord

par **Caroline Marcoux**
historienne

Les pionniers de Chambord arrivèrent vers 1857. Plusieurs autres familles les imitèrent en s'installant entre les rivières Métabetchouane et Ouiatchouan. À peine treize ans après l'arrivée du premier colon, les résidents demandèrent leur propre paroisse. Ils profitèrent de l'intérêt envers la région suscitée par le Grand Feu pour pousser leur démarche, amorcée au printemps 1870. Saint-Louis de Métabetchouan vit le jour le 4 novembre 1870.

La mission de la Pointe-aux-Trembles

Dans toute colonie naissante, les services d'un prêtre s'avéraient essentiels. Les colons de la pointe aux Pins² et de la pointe aux Trembles furent desservis par les missionnaires de la paroisse d'Hébertville, entre 1858 et 1860, puis par ceux de Notre-Dame du Lac-Saint-Jean (Roberval), de 1860 à 1872³. En 1858, le missionnaire d'Hébertville pratiqua 14 baptêmes, un mariage et une sépulture à la Pointe-aux-Pins⁴. Entre janvier 1869 et juin 1872, le curé de Roberval célébra 13 mariages de paroissiens de la Pointe-aux-Trembles⁵.

C'est l'archevêque de Québec, Monseigneur Baillargeon, qui désigna saint Joseph comme patron de la mission de Chambord à l'été 1868⁶. À ce moment, la messe était chantée dans la maison de Job Bilodeau, tout près de l'église actuelle. La mission comptait alors près de 80 habitants⁷.

À l'été 1869, une chapelle fut construite. À ce moment, le commissaire des Travaux publics et de la Colonisation, Louis Archambeault, était de passage dans la région. C'est en son honneur que saint Louis vint remplacer saint Joseph comme patron de la paroisse⁸. La première messe célébrée dans la chapelle Saint-Joseph de la Pointe-aux-Trembles fut celle de Noël 1869.

Le premier prêtre de Roberval ayant desservi Chambord, Prime Girard, venait y dire la messe au moins toutes les trois semaines, parfois aux quinze jours. Le Grand Feu, en mai 1870, n'épargna pas la chapelle construite l'été précédent.

La paroisse Saint-Louis de Métabetchouan

Quelques mois avant le Grand Feu, les colons amorcèrent les démarches afin de s'organiser en paroisse. La requête officielle demandant l'érection de Saint-Joseph de la Pointe-aux-Trembles en paroisse date du 16 octobre 1870. Soixante-douze familles habitaient alors ce secteur des cantons Charlevoix et Métabetchouan. Ils formaient une population de quatre cent trente âmes et de deux cent cinquante communiant. La population grandissante et la distance à parcourir pour se rendre à l'église de Roberval furent prétextes pour exiger leur paroisse⁹.

L'autorité religieuse décréta l'érection de la paroisse dès le 4 novembre, sous le nom de Saint-Louis de Métabetchouan¹⁰. Le Parlement provincial accorda la reconnaissance civile le 24 décembre¹¹. Les registres paroissiaux s'ouvrirent le 9 janvier 1872. Saint-Louis comptait alors près de 600 habitants¹². Le premier baptême fut celui de Marie-Mathilde Bilodeau, fille d'Abraham. Les deux premiers mariages furent célébrés le 29 janvier : celui de Flavien Bergeron avec Émilie Villeneuve, et celui de Louis Bouchard avec Marie-Alvina Laroche. La première sépulture, le 26 mars, fut celle de Louis Laroche¹³.

La paroisse naissante demeura dépendante du curé de Roberval pendant deux années, avant que le premier curé résident, Samuel Garon, n'arrive (en octobre 1872). La paroisse était déjà bien organisée : les offices et les catéchismes avaient lieu régulièrement et le conseil de fabrique était formé.



Marthe Sasseville

L'église en bois, construite en 1871 et démontée en 1927.



Éric Pelletier

Le presbytère, construit en 1892 dans un style victorien.

L'église

Afin de remplacer la chapelle brûlée par le Grand Feu, un bâtiment en bois de cèdre, d'une longueur de 90 pieds, fut construit en 1871. Le curé Garon n'étant pas encore arrivé, la première messe dans la nouvelle église fut célébrée par F.-X. Delâge, curé de Roberval^{xiv}. L'édifice subit des transformations en 1896, mais il subsista jusqu'en 1927.

Convoyer en justes noces

La loi ecclésiastique exigeait la publication de bans de mariage. Faute d'argent comptant, les gens payaient les cérémonies en biens. « Un jour, le curé, harassé de cet état de choses, monta en chaire et déclara à ses paroissiens que " des mariages de pieux et des baptêmes de veaux " il n'en voulait plus! »

Les mariages avaient lieu le matin, à la messe de 7 heures. Les parents des nouveaux mariés recevaient les invités à tour de rôle, pour le dîner et pour le souper. La date du mariage était souvent choisie pour ne pas nuire aux travaux de la ferme et lors de jours ordinaires (pas de fêtes religieuses, pas durant le carême, etc.). Ainsi, les noces avaient surtout lieu à l'automne ou à l'hiver.

La majorité des pionniers de Chambord arrivaient de la région de Charlevoix. Avec la croissance de la paroisse, la provenance des habitants se diversifia : entre 1872 et 1881, les époux et les épouses provenaient de 24 paroisses différentes; entre 1882 et 1891, le nombre passa à 50. Entre ces deux décennies, la région de Charlevoix diminua en importance (baisse de 20 %), au profit du Saguenay—Lac-Saint-Jean (hausse de 9 %) et des autres lieux d'origine (régions de Québec et du Bas-Saint-Laurent principalement). Avec l'avènement du chemin de fer, la population arriva de partout au Québec et même d'ailleurs au Canada, d'Europe ou des États-Unis.

PROVENANCE DES PERSONNES MARIÉES DANS LA PAROISSE SAINT-LOUIS DE MÉTABETCHOUAN AU COURS DES DEUX PREMIÈRES DÉCENNIES SUIVANT L'OUVERTURE DES REGISTRES (CLASSÉES D'APRÈS LE LIEU DE MARIAGE DE LEURS PARENTS OU DE LEUR PREMIER MARIAGE)

		<i>Époux</i>	<i>Épouses</i>	<i>Nombre de provenances différentes</i>
1 ^{re} décennie	Grande-Baie	24,2 %	22,6 %	24 au total
	Baie-Saint-Paul	21,0 %	14,5 %	20 chez les époux
	La Malbaie	9,7 %	14,5 %	15 chez les épouses
2 ^e décennie (1882-1891)	Baie-Saint-Paul	12,7 %	--	50 au total
	Grande-Baie	10,2 %	--	43 chez les époux
	Chicoutimi	7,6 %	16,1 %	25 chez les épouses
	Roberval	7,6 %	12,7 %	
	St-Urbain	--	7,6 %	

(Source) Compilation d'après le relevé de Léonidas Bélanger, « Les mariages de la région; Saint-Louis de Métabetchouan, Pointe-aux-Trembles, Chambord, Lac-Saint-Jean », *Saguenayensia*, janvier-mars 1982, p. 13 à 16; avril-juin 1982, p. 41 à 44; juillet-décembre 1982, p. 71 à 78.

Données statistiques

concernant les mariages célébrés à Chambord

- Depuis l'ouverture de la paroisse, environ 1500 mariages furent célébrés à Chambord.
- Le minimum fut de deux mariages au cours d'une année : en 1872 à l'ouverture de la paroisse, en 1885 et dans les années 1990-2000.
- Des événements particuliers entraînèrent des records d'unions au cours d'une année : l'arrivée du train (29 mariages en 1888), la conscription de 1917 (23 mariages) et celle de 1945 (23 mariages), les mariages de baby-boomers en 1969 (27 mariages) et en 1974 (24 mariages).
- L'année 1938 détient le nombre maximal de 31 mariages.
- Au cours de la première décennie (1872-1881), une moyenne de six mariages furent célébrés chaque année. Puis, la population du village croissant, la moyenne tourna autour de 13 mariages par année¹⁵.
- La crise économique des années 1930 ne semble pas avoir freiné les unions, sauf en 1932 (4 mariages seulement) et en 1936 (8 mariages).
- Le divorce fut légalisé au Québec en 1968, à l'époque où les valeurs traditionnelles étaient remises en question. Le nombre de bénédictions religieuses à Chambord chuta à partir des années 1980 : la moyenne passa à 8 mariages par année, puis à 4 dans la décennie 1990.

Entrer dans la famille catholique : les baptêmes

- La courbe générale des baptêmes suivit globalement celle des mariages.
- L'année de l'ouverture de la paroisse, en 1872, pas moins de 30 nouveaux-nés furent baptisés.
- La moyenne fut de 44 baptêmes par année durant la première décennie de la paroisse. Cette moyenne grimpa à 72 dans les années 1880.
- Le nombre considérable de mariages en 1888 (29 mariages) fut bénéfique pour la paroisse : 110 baptêmes cette année-là, 93 en 1889 et 98 en 1890.
- La décennie suivante connut une légère baisse de la moyenne annuelle de baptêmes (64 par an), mais elle remonta dans les années 1910 et 1920 (respectivement 71 et 70 baptêmes par an).
- Les maximums atteints au cours de cette période furent en 1910 avec 83 baptêmes et en 1923 avec 81 nouveaux-nés.
- Les difficultés économiques liées à la Crise impliquèrent une diminution des naissances : la moyenne passa à 61 par an dans les années 1930 et à 63 dans les années 1940.
- Toutefois, la revanche des berceaux se fit sentir après la Deuxième Guerre, alors que le nombre annuel de baptêmes



Les noces d'or de Régina Doré et de Victor Boivin.

Rachael Ménard



La famille d'Arthur Ménard et de Laura Plante. Ils eurent 17 enfants.

Rachael Ménard



La famille nombreuse de Léonce Laroche.

Germain Laroche

descendit rarement sous 60, atteignant même 84 en 1950. La prospérité économique fit en sorte que les couples se mariaient plus jeunes et avaient de nombreux enfants.

- Ce baby-boom cessa à partir des années 1960 avec l'accessibilité des moyens contraceptifs et la baisse d'influence de l'Église. Les baptêmes diminuèrent : moyenne de 41 baptêmes par an pour les années 1960, 32 pour la période 1970-1989 et seulement 21 pour la décennie 1990. C'est vers la même époque que l'exode des jeunes débuta. C'est pourquoi, au cours des dernières années, les baptêmes, mariages et sépultures célébrés à Chambord n'impliquent plus automatiquement des résidents du village : on habite bien souvent à l'extérieur, mais on revient s'y marier ou y faire baptiser ses enfants; les défunts se font enterrer là où ils ont vécu même s'ils n'y résident plus.
- Plus de 7000 enfants furent baptisés à Chambord entre 1872 et 2005.

Prendre l'habit

Certains paroissiens choisirent de contracter une union avec le Seigneur en optant pour la vie religieuse. Les parents vivaient avec fierté l'entrée en religion de leur enfant. Les communautés religieuses offraient la possibilité aux femmes d'atteindre une certaine situation sociale dans les milieux hospitalier, scolaire ou social. En date du centenaire de Chambord, 55 familles étaient représentées au sein du clergé ou d'une congrégation religieuse. La première ordination d'un paroissien de Chambord fut celle de Georges Bilodeau, fils de Job, le jour de Noël 1892. Il s'agissait de la première ordination sacerdotale du nouvel évêque de Chicoutimi, monseigneur Michel-Thomas Labrecque. L'abbé Bilodeau fut curé de Saint-Antoine-de-Padoue de Lac-Bouchette (1899-1910) et de Notre-Dame de Roberval (1910-1919). Il desservit également la mission Saint-Georges de Val-Jalbert en 1910-1911.



L'ordination de Fernand Laforest, en 1954. Un tel événement fournissait l'occasion de grandes réjouissances pour la famille et les amis.

Passer l'arme à gauche

En pays de colonisation, les conditions difficiles, surtout l'hiver, multipliaient les décès. À l'ouverture des registres paroissiaux, en 1872, on compta 10 sépultures. La population plutôt jeune fit en sorte qu'il y eut relativement peu de décès au cours de cette décennie (environ 14 annuellement). L'accroissement de la population et son vieillissement au cours des décennies suivantes fit augmenter cette moyenne. C'est en 1889, alors que la population avait doublé depuis quinze ans, qu'on enregistra le plus grand nombre de sépultures, soit 48. Puis, entre 1901 et 1911, il y eut 31 décès par année en moyenne. Graduellement, ce taux diminua, tout en demeurant au-dessus de 20 décès annuels jusqu'aux années 1950. À partir de ce moment, le nombre de défunts s'affaiblit légèrement. Mais le vieillissement de la population tend à le faire augmenter depuis quelque temps. Combien de sépultures inscrites aux registres depuis 1872? Près de 2900.

Traditionnellement, les défunts étaient exposés dans le salon de la maison familiale. Pendant trois jours et trois nuits, parents et amis veillaient le corps, récitant un chapelet à chaque heure.

Le 3 mars 1968, les marguilliers demandèrent l'autorisation d'aménager un salon funéraire au sous-sol de l'église et ce, sans engagement financier de la Fabrique. L'évêque accepta. La Corporation du salon funéraire de Chambord acquit divers ornements, qui furent vendus ultérieurement (en 1998) à la maison funéraire Rémi Tremblay. Ce dernier prit la relève de son grand-père Joseph à titre d'embaumeur.

Joseph Tremblay semble avoir été le premier et le seul embaumeur de Chambord (avant que son petit-fils ne le remplace). Il débuta en organisant les veillées funéraires dans les résidences,



Cérémonie funéraire devant la maison de Joseph Tremblay. Il fut cultivateur, embaumeur, chauffeur de taxi et maître de poste.

puis à la salle paroissiale et au sous-sol de l'église. Il aménagea ensuite un salon dans sa propriété. Les coutumes changèrent à partir de ce moment : les gens étaient contents de sortir les morts de leur maison. Rémi Trembay aida son grand-père dès l'âge de 13 ans et devint propriétaire du salon funéraire en 1967. L'incinération, procédé populaire depuis la fin des années 1980, entraîna l'ouverture d'un columbarium à Chambord en 1998.

Les pionniers de la Pointe-aux-Trembles mirent peu de temps à obtenir la venue d'un prêtre dans leur mission. Ils érigèrent rapidement une petite chapelle pour le service divin. Le Grand Feu de 1870, qui frappa l'ensemble de la région, détruisit ce lieu de culte. Les valeureux n'en furent aucunement découragés. Poussés par l'intérêt suscité envers la région suite au drame, ils poursuivirent leurs démarches en vue de fonder leur propre paroisse. Depuis ce temps, Saint-Louis de Chambord célébra des milliers de mariages, de baptêmes et de sépultures. Bien qu'il n'y ait plus de curé résident depuis quelques années, l'église demeure ouverte et le service religieux est bien actif !

NOTES

- 1 Ce texte repose, en partie, sur des extraits de *Chambord, à la croisée des chemins, 1857-2007* (Cap-Saint-Ignace, La Plume d'Oie, 2007).
- 2 La pointe aux Pins désignait le secteur des Sables (près de Val-Jalbert), à l'ouest de ce qui allait devenir le village. La pointe aux Trembles devint le cœur du village de Chambord, là où fut dressée la chapelle. La mission porta ce dénominateur.
- 3 Le premier prêtre d'Hébertville fut Joseph Hudon. Les desservants de Notre-Dame furent le curé Augustin Bernier de 1860 à 1863, le curé Prime Girard de 1865 à 1868, le vicaire Pierre-Hubert Beaudet de 1868 à 1871 et le curé François-Xavier Delâge en 1871 et 1872.
- 4 Arthur Buies, *Le Saguenay et le bassin du Lac Saint-Jean*, Québec, Léger Brousseau, 1896, p. 201.
- 5 Le dénominateur de « Pointe-aux-Trembles » incluait également la pointe aux Pins, englobant le territoire actuel de Chambord.
- 6 BANQC, Collections de la SHS, dossier 142.3, Lettre du 16 septembre 1869.
- 7 Lettre du curé Girard à Mgr Baillargeon, archevêque du diocèse de Québec, 15 octobre 1868, Archives de l'évêché (BANQC, Collection de la SHS, dossier 142).
- 8 Le changement de nom ne se fit pas tout de suite : à l'automne 1870, les francs-tenanciers présentèrent une requête pour l'érection de la paroisse de Saint-Joseph de la Pointe-aux-Trembles.
- 9 Victor Tremblay, « Chambord – Notes historiques », *L'Étoile du Lac*, 14 mars 1957.
- 10 Paroisse Saint-Louis de Chambord, Lettre des administrateurs du diocèse de Québec, le 4 novembre 1870, adressée aux signataires de la requête en date du 24 octobre.
- 11 Statut 34 Victoria, chapitre 8, section 5.
- 12 Gérard Bouchard, *Quelques arpents d'Amérique*, [Cap-Saint-Ignace], Boréal, 1996, p. 53.
- 13 Qui s'éteignait à l'âge de 85 ans et 6 mois.
- 14 F.-X. Delâge revint à Chambord comme curé, d'octobre 1893 à septembre 1904 (11 ans).
- 15 Sauf durant la décennie 1892-1901, alors que la moyenne fut de 8 mariages par année.

CHOISIR le Saguenay–Lac-Saint-Jean, c'est CHOISIR Desjardins

Desjardins au Saguenay–Lac-Saint-Jean, c'est une institution financière coopérative qui compte 214 533 membres, 348 dirigeants et près de 1 200 employés. C'est la proximité d'une équipe d'**experts** prête à vous conseiller et vous permettre de **réaliser** vos projets. C'est un partenariat sans équivoque avec le milieu par un retour substantiel de 43 721 468 \$ en ristournes individuelles et collectives au cours des trois dernières années.



Chez **Desjardins**,
c'est avec grand **plaisir**
que nous mettons l'argent
au **service** des gens.

**Jamais
le contraire.**

 **Desjardins**
Caisses du Saguenay–Lac-Saint-Jean

Municipalité d'une rivière à l'autre

par Caroline Marcoux
historienne

Au temps de la colonisation, le territoire de la Pointe-aux-Trembles faisait partie de la municipalité de Roberval (érigée le 4 mai 1859)². Cette dernière comprenait les cantons Charlevoix, Métabetchouan, Roberval, la réserve amérindienne de Ouiatchouan (Mashteuiatsh) et tous les autres cantons situés à l'ouest, arpentés ou non³. Des citoyens de la Pointe-aux-Trembles faisaient partie du conseil municipal, à titre de conseillers, d'estimateurs (pour l'évaluation municipale) ou d'inspecteurs de chemins.

Vers l'autonomie municipale

En juillet 1869, le conseil de Roberval reçut une requête de 35 habitants propriétaires de la Pointe-aux-Trembles. Ceux-ci souhaitaient former leur propre municipalité. La population dépassait trois cents âmes, un minimum requis pour une telle exigence. De plus, la colonie comptait suffisamment de personnes compétentes pour tenir un conseil. Une majorité de conseillers furent en défaveur, de sorte que la requête fut rejetée⁴.

Municipalité naissante

Moins d'un an après, survint le Grand Feu (mai 1870). Diverses missions obtinrent leur érection canonique ultérieurement à cet événement. Le 4 novembre, la Pointe-aux-Trembles devint la paroisse Saint-Louis de Métabetchouan. Le Parlement provincial emboîta le pas en la reconnaissant civilement. Le 24 décembre 1870, elle fut dissociée de Roberval. Saint-Jérôme et Saint-Prime furent séparées en même temps.

Le changement devint effectif le 16 janvier 1872. Saint-Louis de Métabetchouan comprenait, dès lors, une partie des cantons Charlevoix et Métabetchouan, bornée par le rang III, la rivière Ouiatchouan, le lac Saint-Jean et la rivière Métabetchouane⁵. Il fallut

attendre une année avant d'élire un premier conseil. Pendant ce temps, Roberval continua de gérer la vie municipale de la nouvelle paroisse, en particulier les routes.

Municipalité de Saint-Louis-de-Métabetchouan (1873-1931)

La première assemblée des électeurs eut lieu le lundi 10 février 1873, sous la présidence de Job Bilodeau⁶. À cette occasion, il fut « proposé par Messieurs Épiphanie Bilodeau, secondé par Augustin Potvin, fils de Euger, que messieurs R. Z. Charlton, Jean Girard, Louis Villeneuve, Alexandre Vallée père, Joseph Bolduc, François Girard et Georges Bérubé soient nommés conseillers pour la municipalité locale de Saint-Louis-de-Métabetchouan. » Le premier conseil municipal était formé.

La corporation municipale tint sa première assemblée spéciale le 17 février à la salle paroissiale, sous la présidence de Georges Bérubé. Rivers Charlton fut élu à l'unanimité maire et assermenté le jour même. Dominique Guay fut nommé secrétaire-trésorier au prix de onze louis (environ 44 \$) par année. Job Bilodeau le remplaça dès le mois d'août. Réengagé en janvier 1874, son salaire diminua à 36 \$ pour l'année, mais remonta à 45 \$ l'année suivante.

Les sessions municipales avaient lieu le lundi matin à 10 heures. Le sujet le plus courant était la construction, la réparation et l'entretien des chemins.

Le maire Charlton annonça qu'il démissionnait en décembre 1873, « vu que son occupation lui permettait pas de tenir sa place⁷ ». C'est Sabin Gagnon qui le remplaça comme maire à partir du 19 janvier 1874. Quatre ans plus tard, lors des élections à la mairie, Sabin Gagnon recueillit deux voix contre trois pour François Guay.



Vue de Chambord

BANC, Coll. de la SHS, no 368



Le 2 septembre 1889, Joseph-Dominique Guay épouse Maria Morin à Chambord, fille du commerçant Israël Morin, qui venait d'ouvrir un magasin à Chambord. Le futur fondateur de la Compagnie de pulpe de Chicoutimi était alors journaliste et propriétaire du journal Le Progrès du Saguenay.



Municipalité de Chambord

Le notaire J.-Aimé Fortin (1892-1964) fut le dernier maire de la municipalité unifiée (1928 à 1932) et maire du village de 1935 à 1943.

Dès les premiers temps, agriculture et transports dominèrent la vie économique de la municipalité. Pendant un moment, Chambord compta une population plus nombreuse que Roberval, Saint-Prime et Saint-Félicien réunis : « En 1891, la population totale du territoire de Chambord est de 1155 personnes, réparties en 185 familles. On retrouve 152 maisons⁸. » Au début du XX^e siècle, la population se concentrait autour de deux pôles : le village, qui comptait la majorité des maisons de la municipalité, et le secteur de la gare, qui se développait depuis 1888. En 1916 (le 19 octobre), la municipalité ajouta le dénominateur « Chambord » pour s'appeler Saint-Louis-de-Chambord.

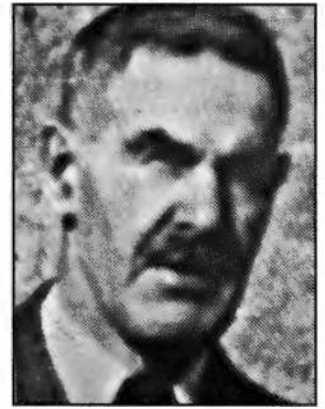
Les secrétaires-trésoriers, entre 1873 et 1932, furent J-Dominique Guay, Job Bilodeau, Israël Dumais, Ephrem Lapointe, Didyme Laforest, Fortunat Bergeron et Norbert Fortin. Norbert Fortin fut secrétaire du village, de la paroisse et de la commission scolaire durant quatre décennies (de 1911 à 1949).

Le 7 novembre 1883, le territoire municipal s'agrandit avec les rangs IV, V, VI et VII des cantons Charlevoix et Métabetchouan compris entre les rivières Ouiatchouan et Métabetchouane. Plus au sud, les cantons Dablon et Dequen furent annexés. Cet agrandissement ne dura que cinq ans, car le 14 mai 1888, les rangs VI et VII, de même que les cantons Dablon et Dequen furent retranchés et formèrent la municipalité de Saint-François-de-Sales. Le 1^{er} février 1901, des habitants des rangs IV et V du canton Métabetchouan demandèrent leur détachement de Chambord pour se joindre à la municipalité de Saint-André. Le territoire municipal subit un autre retranchement en 1915, avec la création du village de Val-Jalbert.

La population grimpa à plus de 1400 âmes, dont 250 payeurs de taxes. La situation stratégique de Chambord persistait et la croissance fut telle que le gouvernement approuva la création d'une municipalité de village en 1931. Saint-Louis avait connu vingt-et-un maires depuis 1873.

Saint-Louis-de-Chambord fut séparé par une proclamation officielle le 19 octobre 1931. Le territoire de la paroisse fut érigé en municipalité séparée sous le nom de Saint-Louis-de-Métabetchouan. Deux ans plus tard (3 avril 1933), elle reprit le nom de Saint-Louis-de-Chambord. Le village se détacha le 16 avril 1932 et devint la municipalité de village de Chambord.

Dans la grande municipalité de paroisse, les rangs représentaient la structure sociale de base, le premier lieu de regroupement. Chaque rang comptait son école, sa fromagerie, sa scierie. Le premier maire de la municipalité de paroisse fut J.-C. Arthur Ménard, cultivateur et forgeron. Les autres maires de la paroisse furent Stanislas Gagnon, Alphonse De Launière, Ludger Bouchard et Robert Laroche.



Municipalité de Chambord

J.-C. Arthur Ménard, maire de Chambord-paroisse pendant 17 ans (1932-1939), puis de 1943 à 1953.



Municipalité de Chambord

Rosaire Simard, dernier maire du village (1967-1973) et premier de la municipalité fusionnée (1973-1976).

Arthur Ménard, cultivateur et forgeron. Les autres maires de la paroisse furent Stanislas Gagnon, Alphonse De Launière, Ludger Bouchard et Robert Laroche.



Éric Pelletier

En 1932, les municipalités de paroisse et de village se séparèrent. Elles fusionnèrent une quarantaine d'années plus tard.

La municipalité de village devait administrer un territoire restreint regroupant les principaux services comme l'église, le bureau de poste, les magasins. Le premier maire de Chambord-village fut J.-A. Jacques. Charles Harvey lui succéda, puis J.-Aimé Fortin, Edmond Lalancette, Joseph Gauthier, Joseph Vallée, J.-O. Bouchard et J.-Georges Gauthier. Rosaire Simard fut le dernier maire du village, puis le premier de la municipalité fusionnée.

Fusions municipales

Les municipalités de paroisse et de village se développèrent au cours des décennies suivantes. Chambord-paroisse tabla sur l'agriculture et Chambord-village, sur le commerce. Au début des années 1970, Chambord acquiesça sans résistance à la vague des fusions municipales.

Val-Jalbert

La municipalité de village de Val-Jalbert avait été détachée du territoire de Saint-Louis-de-Métabetchouan en 1915. Six maires se succédèrent : Wellie Fortin, Joseph-Adolphe Lapointe, François-Xavier Poitras, Émile Gagnon, Onésime Martel et Louis-Philippe Martel. Malgré la fermeture de l'usine et du village, en 1927, le conseil municipal continua d'exercer. La dizaine de familles demeurées près de la route régionale en assura la gestion. Ce qui permit au « Petit Val-Jalbert » d'exister jusqu'à sa fusion avec Chambord.



Municipalité de Chambord

Wellie Fortin, premier maire de Val-Jalbert (1915-1926)



Chauvigne Martel

Louis-Philippe Martel, dernier maire de la municipalité de Val-Jalbert (1959-1971).

Le 27 avril 1964, la municipalité de paroisse envoya une demande d'annexion au ministère du Tourisme, de la Chasse et de la Pêche, gestionnaire du Village historique de Val-Jalbert à ce moment. La demande fut transmise au ministère des Affaires municipales. En février 1969, le maire de Chambord-paroisse, Ludger Bouchard (qui possédait des terres à Val-Jalbert), faisait remarquer la proximité de Val-Jalbert, déjà affilié à Chambord pour la commission scolaire et l'église⁹. Il était d'avis que Val-Jalbert fasse partie de sa municipalité. Le ministère des Affaires municipales se rendit étudier le cas sur place.

Des propriétaires de terrains ou de commerces à Val-Jalbert signèrent une requête d'annexion.

Les signataires représentaient la majorité des contribuables, mais pas l'opinion de l'ensemble des résidents ni de leur conseil municipal. Les citoyens de Val-Jalbert avancèrent ces raisons afin d'être annexés à Chambord-paroisse :

la municipalité de Val-Jalbert étant devenue presque inexistante, nous ne pouvons obtenir aucun des services que des contribuables sont en droit de recevoir d'une municipalité. [...] géographiquement nous sommes liés directement à Chambord. [...] nous croyons qu'une municipalité comme celle de la paroisse St-Louis de Chambord pourra développer plus facilement notre merveilleux centre touristique¹⁰.

Le 14 octobre 1970, Chambord-paroisse accepta officiellement l'annexion de tout le territoire de Val-Jalbert. L'annexion devint effective à partir du 1^{er} janvier 1971. Val-Jalbert comprenait environ 35 personnes, soit 8 familles¹¹. Soixante pour cent du territoire appartenait au ministère du Tourisme.

Il fallait maintenant développer le Village historique de Val-Jalbert. Le camping était déjà en opération, mais le ministère du Tourisme avait peu de ressources pour poursuivre sa mise en valeur. La municipalité offrit de se porter acquéreur des propriétés afin de gérer elle-même le site, mais le Ministère refusa. Les aménagements débutèrent peu après.

Paroisse et village s'unissent

Chambord compte parmi les premières municipalités du Québec où paroisse et village fusionnèrent. Le 20 octobre 1971, le conseil de paroisse (présidé par le maire Robert Laroche) commanda une étude de projet qui n'engageait en rien la municipalité. Cette demande précédait de peu le Bill 276 imposant les fusions municipales. Un an plus tard, le 23 octobre 1972, la municipalité de village vota un règlement en faveur du regroupement. C'est au printemps 1973 (le 8 mai) que le conseil de paroisse présenta une requête conjointe de fusion des deux municipalités¹². Suivant les procédures, la Commission municipale du Québec tint une enquête publique auprès des habitants des deux localités.

Le 8 novembre 1973, le lieutenant-gouverneur émit les lettres patentes établissant l'association du village et de la paroisse, sous le nom de municipalité de Chambord. Un nouveau conseil municipal fut élu en décembre 1973; le maire du village, Rosaire Simard, devint premier magistrat de la nouvelle entité pour un mandat de trois ans. Les deux anciennes localités fournirent chacune trois conseillers. Rosaire Bouchard, du village, fut nommé secrétaire-trésorier, aidé de Germain Laroche, de la paroisse, à temps partiel. Les municipalités réunies n'avaient pas de dettes. Elles purent songer à développer des projets d'envergure.

La fusion permit d'économiser des frais administratifs. Elle consolidait les revenus afin d'offrir des services plus équitables. Le

gouvernement octroya une subvention de 26 685 \$, ce qui allégea le fardeau fiscal des contribuables¹³. Durant ces années, le nombre de municipalités fondit de 3000 à 1200 au Québec.

Les projets municipaux

L'économie locale, après les fusions, demeura axée sur l'agriculture, le bois, le commerce au détail et les services. La municipalité procéda à la construction d'habitations à loyers modiques (HLM) et de logements pour aînés. Elle rénova la mairie, qui avait été construite en 1922. Avant les fusions, la population de Chambord dépassait 1900 habitants. Avec le temps, le nombre de saisonniers se multiplia. Aujourd'hui, la population double en été. Les commerces fonctionnent alors à plein rendement.



C'est sous la gouvernance du maire Gaston Vallée (de 1980 à 1997) que la mairie de Chambord fut rénovée.

Centenaire

En 1957, Chambord célébra son centenaire. La section locale de la Société Saint-Jean-Baptiste prit l'initiative des fêtes sous la présidence de Lionel Potvin. Le comité du Centenaire fut présidé par Ludger Bouchard. Les cérémonies furent organisées « pour permettre à la population de faire le point et de resserrer davantage les coudes; pour stimuler l'économie et l'industrie touristique; pour remercier Dieu, l'Église et nos aïeux¹⁴. » Tout le village se pré-



Le dimanche 23 juin 1957, Colette Vallée fut couronnée reine du Centenaire. Colombe Bouchard et Charlotte Boulianne étaient les deux autres candidates.

para à quelques jours d'activités, du 21 au 24 juin. La grande fête paroissiale s'amorça : séance solennelle du conseil du village, signature du livre d'or, fête des enfants, concours de pêche, messe pour les défunts, pique-nique des gardes paroissiales. On rendit hommage aux 25 ans d'enseignement de Thérèse Desbiens et d'Anita Laroche. La reine du Centenaire alluma le feu de la Saint-Jean. Le lendemain, il y eut messe, discours, banquet, parade allégorique, allocutions, fanfares et feu d'artifice. Chambord accueillit plus de 20 000 visiteurs.

Armoiries et logo

La municipalité de Chambord dispose de ses armoiries depuis son centenaire. La division verticale s'explique par le double caractère de la municipalité : le territoire agricole et le centre ferroviaire. Le vert représente les champs cultivés et la forêt. La gerbe d'or symbolise la richesse de l'agriculture. Le rouge, emblème de courage, d'ardeur et de fidélité, est associé au chemin de fer. Le drapeau régional situe Chambord dans le monde. La devise, « labeur et fidélité » présuppose les vertus de la population.



NOTES

1. Ce texte repose sur des extraits de *Chambord, à la croisée des chemins, 1857-2007*, chapitre 6 : *De Pointe-aux-Trembles à Chambord*, Cap-Saint-Ignace, La Plume d'Oie, 2007.
2. Pointe-aux-Trembles est le nom que portait la colonie qui devint Chambord.
3. Ethnotech Inc., *Municipalité de Chambord*, Cadrage ethnohistorique et sitologique, [Roberval], M.R.C. du Domaine-du-Roy, 1989, p. 31.
4. Centre d'archives du Domaine-du-Roy (CADDR), fonds Ville de Roberval, boîte 182, Requêtes 1864-1918.
5. Ethnotech Inc., *op.cit.*, p. 31.
6. Archives municipales, *Registre des délibérations*, vol. 1 : 10 février 1873-19 août 1878.
7. Archives municipales, *Registre des délibérations*, vol. 1 : 10 février 1873-19 août 1878, p. 40.
8. Ethnotech Inc., *op.cit.*, p. 34.
9. Quelques années auparavant, l'évêché de Chicoutimi avait annexé la paroisse de Val-Jalbert à celle de Chambord. L'annexion religieuse étant complétée, la fusion municipale s'ensuivit.
10. CADDR, fonds municipalité de paroisse de Chambord, 12.2 Annexion de Val-Jalbert, Requête en annexion par la municipalité de Val-Jalbert au Lieutenant-Gouverneur, 18 au 30 août 1970.
11. Jean-Claude Saint-Pierre, « C'est Chambord-paroisse qui a gain de cause », *L'Étoile du Lac*, 23 décembre 1970.
12. Publiée dans *L'Étoile du Lac*, 23 mai 1973, et dans la *Gazette officielle du Québec*, 19 mai 1973.
13. CADDR, fonds municipalité de Chambord, 12.1 Annexion.
14. Ludovic-D. Simard, « Pourquoi fêter le centenaire de Chambord? », *L'Étoile du Lac*, 20 juin 1957.

Pionniers de Chambord

par Caroline Marcoux¹
historienne

Il leur fallut beaucoup de courage et de volonté pour quitter leur milieu de vie. Coloniser une région nouvelle laissait présager un avenir meilleur, mais pour parvenir à s'y implanter, les défricheurs durent faire preuve de ténacité. Provenant majoritairement de la région de Charlevoix, ils traversèrent les montagnes pour s'établir au Saguenay et au Lac-Saint-Jean. Les pionniers avancèrent le long de la rivière Saguenay, puis autour du lac. C'est vers 1857 que les premiers habitants arrivèrent à Chambord. Une dizaine d'années plus tard, ils étaient près de quarante familles installées à Ouatouchouan, à la pointe aux Pins et à la pointe aux Trembles. Le Grand Feu de 1870 perturba momentanément la progression des défrichements, mais ne découragea pas les colons. Ils poursuivirent leurs démarches afin de former la paroisse Saint-Louis de Métabetchouan, puis la municipalité.

La colonisation

Posséder une terre ou trouver du travail était une question de survie au milieu du XIX^e siècle. Le manque d'espace dans les vieilles paroisses agricoles de la vallée du Saint-Laurent entraîna l'exode de milliers de Canadiens français. En plus de son potentiel agricole, la région s'avérait intéressante pour l'exploitation de la forêt et des cours d'eau. Les motifs des colons s'accompagnaient de discours idéologiques des élites qui y voyaient « une mission et des objectifs quant à l'expansion de la culture française, catholique, la haute natalité et les vertus de la ruralité² ». Plusieurs curés vantaient les richesses du Lac-Saint-Jean. Ils encourageaient la colonisation en regroupant quelques colons sur des terres neuves et en multipliant les missions et les paroisses.



La plaine agricole de Chambord attira les pionniers.

Centre d'archives du Domaine-du-Roy, fonds Chabot

Les sociétés de colonisation contribuaient à faire connaître la région. Après avoir obtenu un billet de location, le colon se rendait sur son lot, construisait un abri temporaire et débutait le défrichage. Acheté pour environ vingt sous l'acre, ce billet lui concédait un droit provisoire d'exploitation d'un lot. Un lot occupait autour de 100 acres, de sorte qu'il lui en coûtait environ 20 dollars pour l'obtenir. Le choix d'une terre était primordial. « Du choix qu'il fera dépend son avenir et celui de sa famille³. » Lors d'un autre voyage, l'homme transportait animaux, provisions, équipement et ménage pour accueillir femme et enfants. Le colon devait défricher et mettre en culture au moins le dixième de sa terre au cours des quatre premières années, en plus de construire une maison habitable. Les lettres patentes (titres de propriété) étaient émises après deux ans si ces conditions étaient remplies⁴. Le mouvement migratoire était familial et communautaire : parents et voisins se suivaient.

Le peuplement se fit le long de la vieille route des fourrures : la rive sud de la rivière Saguenay, le lac Kénogami et le lac Saint-Jean. La progression allait de l'est vers l'ouest, puis en contournant le lac dans le sens des aiguilles d'une montre⁵. C'est ainsi que, par bonds, les défricheurs aboutirent à Chambord vers 1857.

Durant les trois dernières décennies du XIX^e siècle, pas moins de 31 missions ou paroisses furent créées au Lac⁶. La paroisse Saint-Louis de Métabetchouan, ouverte treize ans après l'arrivée du premier colon, témoigne d'une période de formation particulièrement rapide⁷.

Le peuplement

Comme les autres établissements fondés au Lac-Saint-Jean, les possi-

bilités forestières et agricoles attirèrent les défricheurs à Chambord. La scierie et le moulin à farine construits à Roberval en 1855, les exploitations forestières des Price sur la Métabetchouane et le poste de traite⁸ ont pu attirer les colons à Chambord ou du moins les aider à s'y établir. La qualité des terres constitua un important facteur d'établissement. La proximité du poste de traite attirait les coureurs des bois et les travailleurs de la fourrure. Rivers Charlton, le premier maire de la municipalité de Chambord, était d'ailleurs un employé de la Compagnie de la Baie d'Hudson.



Alfred Gagnon (fils de Sabin)

Quant aux premiers lots défrichés, situés de chaque côté de la rivière Ouiatchouan, l'arpenteur P.-H. Tremblay en fit mention à l'été 1857 :

Les terres du rang A, du rang B, du premier rang et d'une partie du second rang du Township de Charlevoix sont d'une rare beauté et présentent les caractères d'une fécondité extraordinaire. Les essais faits par les colons depuis trois ans justifient pleinement cette remarque et n'était-ce le manque de voies de communications l'immigration y serait nombreuse⁹.

Seuls quelques lots des rangs B et 1 étaient occupés par une quinzaine de colons. L'arpenteur fit état de petits abattis et de quelques ensemencements. Ce qui signifie que certains y étaient depuis quelque temps.

L'établissement de familles débuta vers 1857 à la pointe aux Pins, près de l'embouchure de la Ouiatchouan. Le site était idéal pour l'abondance du poisson et du foin sauvage. Certains défricheurs quittèrent les lieux. Du côté est de la rivière, les premiers à demeurer comme squatter (sans titre de propriété) furent Sabin Gagnon et Augustin Bouchard. Gagnon arriva quatre ou cinq ans auparavant, comme bûcheron de la compagnie Price. Les premiers billets de location furent émis en 1860. D'autres défricheurs arrivèrent.

Quelques années plus tard, une seconde colonie s'établit à la pointe aux Trembles et devint le centre paroissial. La colonisation se poursuivit. Certains entrepreneurs forestiers, comme William Evans Price, Onésime Boivin et William Fraser, achetèrent des billets de location sur des terres afin d'en louer l'occupation ou pour les revendre. Mais ce sont surtout des cultivateurs qui vinrent s'installer à la pointe aux Pins et à la pointe aux Trembles. Plusieurs arrivèrent avant le Grand Feu de 1870.

Un rôle d'évaluation du 25 juillet 1870¹⁰ nous indique précisément où se trouvaient les terres des pionniers. Le rang 1 des cantons Charlevoix et Métabetchouan était monopolisé par les propriétaires, de même que la majeure partie de la Pointe. Quelques lots du deuxième rang appartenaient à des cultivateurs, mais ils n'étaient pas tous occupés.

La situation précaire en période de colonisation exigeait un bon encadrement familial. Ainsi, plusieurs liens de parenté unissaient les pionniers. Des frères migraient ensemble, ou encore des pères avec leurs fils. D'autres s'unissaient par les liens du mariage. Ces liens appuyaient l'enracinement des gens dans leur milieu.

Parmi les défricheurs, plusieurs devinrent maires de Saint-Louis de Métabetchouan : Rivers Charlton, Sabin Gagnon, François Guay, Benjamin Tremblay, Pascal-Horace Dumais, Laurent Létourneau et Jean Létourneau.

Depuis l'arrivée des premiers colons, vers 1857, jusqu'à la naissance de la paroisse, treize ans plus tard, au moins 80 familles choisirent Chambord comme milieu de vie. Certains quittèrent pour d'autres secteurs de colonisation ou pour l'extérieur de la région. Mais la grande majorité de ces défricheurs y ont vécu ainsi que leurs descendants.



Pierre Gagnon (fils de Sabin)



Auguste Bouchard

Caractéristiques des pionniers

Chambord profitait de l'immigration extérieure et du débordement des plus vieilles paroisses du Saguenay. C'est de la région de Charlevoix que provenaient principalement les pionniers¹¹. La région de Québec fournit une partie des premiers occupants et une petite proportion débarqua des environs de Kamouraska.

Avec la croissance démographique, l'origine des habitants se diversifia. La région de Charlevoix diminua son flot d'immigrants, au profit du Saguenay-Lac-Saint-Jean et d'autres lieux d'origine (régions de Québec et du Bas-Saint-Laurent surtout). Avec l'avènement du chemin de fer, la population vint de partout au Québec et même d'ailleurs au Canada, d'Europe ou des États-Unis. C'est ainsi qu'en 1892, François-Henri Loyseau de Grand Maison fut démis de son poste de conseiller municipal, parce qu'il n'était pas encore sujet de sa majesté!



Henri Loyseau de Grand Maison, son épouse Yvonne et leurs enfants

La majorité des colons arrivèrent mariés (45 sur 80). Ceux unis à l'extérieur de la région comptaient une moyenne de 26 ans de mariage (entre quelques mois et 40 ans d'union). Ceux mariés dans la région comptaient environ neuf ans de mariage (de quelques mois à 15 ans d'union). Les couples plus âgés avaient certainement plusieurs enfants à établir sur des terres, tandis que les jeunes couples cherchaient probablement à bâtir un patrimoine.

D'autres arrivèrent célibataires à Chambord et se marièrent dans la région après leur arrivée (22 pionniers). C'est principalement à Roberval et à Chambord qu'ils trouvèrent leur épouse, soit tout près de leur lieu de résidence. En moyenne, ils se marièrent sept ans après leur arrivée. Ce qui semble une durée raisonnable pour défricher une partie de sa terre, bâtir une habitation attrayante pour une jeune épouse et devenir un parti intéressant! Les plus chanceux trouvèrent épouse l'année de leur arrivée, d'autres mirent jusqu'à 22 ans pour ce faire.

La vie des pionniers

Bien que le front pionnier soit sans cesse repoussé, les moyens de déplacement demeuraient rudimentaires, les voyages longs et pénibles. Traversant les établissements de la pointe aux Trembles et de la pointe aux Pins dès les années 1860, le chemin Kénogami demeurait la voie d'accès des défricheurs qui venaient s'y installer. Des familles entières passèrent par cette première route carrossable régionale. Elles allaient à pied, chacun portant des paquets sur son dos, avec une voiture chargée de provisions et de meubles. « Les chevaux s'embourbaient dans la vase, dans des chemins à moitié faits¹³. » L'automne et le printemps, le débordement des rivières interrompait les voyages. L'isolement rendait parfois impossible le secours d'un médecin ou d'un prêtre.

Le pain constituait la base de l'alimentation. Les habitants pratiquaient la chasse pour se nourrir et pour le plaisir. Le poisson

abondait. Le doré et le brochet étaient fumés ou ajoutés au pain. Si les récoltes étaient mauvaises, la famille apprêtait des patates mises au caveau et des légumes gelés. Chanceux étaient ceux qui possédaient déjà des animaux de ferme à leur arrivée. Mais les gens s'accommodaient de ces conditions. Une dame de Québec, pleine de pitié envers les colons du Lac-Saint-Jean, se fit répondre ainsi par Sabin Gagnon :

Le bois était proche. On gardait à la maison les tout petits et ceux qui pouvaient travailler; les autres, qui étaient capables de se réchapper, on les lâchait dans les bois pour l'été. Ils commençaient par sucer de la sève, manger des bourgeons et des raci-

La moitié des pionniers (42 sur 80) se marièrent dans la région du Saguenay-Lac-Saint-Jean (à Chicoutimi et à Grande-Baie surtout). Ils établirent donc leur deuxième génération à Chambord. D'autres s'étaient mariés à l'extérieur de la région avant d'immigrer, y implantant une première génération (22 défricheurs)¹² C'est principalement dans Charlevoix que ces derniers avaient contracté leur union.

PROVENANCE DES 80 PIONNIERS ÉTABLIS À CHAMBORD ENTRE 1857 ET 1870

Région	%	Paroisse d'origine (nombre de pionniers)	
Charlevoix	60 %	La Malbaie (19)	Baie-Saint-Paul (14)
		Les Éboulements (8)	St-Urbain (6)
		Ile-aux-Coudres (1)	
Québec et environs	13,8 %	St-Michel-de-Bellechasse (4)	Cap-Santé (2)
		St-Pierre I.-O. (2)	Cap -Saint-Ignace (1)
		Neuville (1)	Beaupré (1)
Bas-St-Laurent	6,2 %	région de Kamouraska (4)	La Pocatière (1)
Inconnue	20 %	(16)	

Source : Données approximatives compilées à partir des relevés de mariages.



La ferme de Jules Villeneuve

nages; ensuite arrivaient les herbes tendres [...], puis les petits fruits sauvages [...] Ils tuaient les écureuils, des rats musqués, des lièvres, des perdrix, prenaient du poisson à la main dans les ruisseaux, et ils faisaient cuire ça... Quand la saison était bonne ils arrivaient assez gras à l'automne. Le pire était de les ramasser avant les froids; il y en a qui devenaient farouches et ne voulaient pas revenir aux maisons. C'est le cas d'une de mes petites sœurs; mes parents ont couru après presque deux jours de temps; ils ont pensé à tirer au fusil, mais c'était risquer de la tuer; ils l'ont fait capturer par le chien¹⁴.

L'histoire ne dit pas quelle fut la réponse de la dame à cette explication farfelue!

Contrairement aux belles promesses, ceux qui venaient s'établir dans la région se retrouvaient dans des conditions parfois pires que celles d'avant leur exil, de sorte qu'ils repartaient. Ceux qui restaient démontraient beaucoup de ténacité et la terre fertile répondait à leurs besoins. Louis Villeneuve arriva avec « pour capital que sa hache et son courage. Il a pris cent acres de terre, qui lui donnent annuellement en moyenne : blé, 100 minots; pois, 90; avoine, 140; sarrasin, 110; foin, 2,000 bottes¹⁵. » Moins de dix ans après leur arrivée, la ferme de Job Bilodeau s'évaluait à 1 500 \$, celle de Osée Fortin à 1 000 \$, celle de Jovite Boivin à 800 \$ et celle de Jean Grenon à 700 \$¹⁶. Sabin Gagnon, arrivé de La Malbaie avec 200 \$ de capital, établit ses cinq fils sur 400 acres de terre, dont 320 en culture. Au-delà de leur bon vouloir, les cultivateurs durent faire face à une épreuve de taille qui vint éprouver leur persévérance : le feu.

Le Grand Feu

Le printemps 1870 fut hâtif et marqué par une grande sécheresse. Le matin du 19 mai, un feu d'abatis allumé à Saint-Félicien courut en quelques heures jusqu'à Grande-Baie. Il déroba tout sur son passage. Les chapelles de Saint-Jérôme et de Chambord brû-

lèrent. Pour sauver leur vie, les familles se mirent à l'abri dans des caveaux, des cours d'eau, des fossés. Le soir, le feu avait cessé.

Vu l'ampleur des flammes, plusieurs personnes subirent des brûlures ou des problèmes respiratoires. Sur tout le territoire, sept personnes connurent la mort, dont cinq à Chambord. Un groupe de quatre hommes périt dans la cave où ils s'étaient réfugiés en persistant à sauver la maison d'un des leurs : Osée (ou José) Fortin et son beau-fils, Thomas Barrette¹⁷, avec Narcisse Morin et son fils Alexandre¹⁸. Ils furent retrouvés le lendemain, chacun dans un coin de la cave : « Narcisse avait la face intacte, reposant sur un de nos oreillers; tout le reste était calciné. On a mis tout ce qui restait de chacun dans quatre chaudières ordinaires¹⁹ ». La cinquième victime fut Wilfrid Lavoie. Il brûla dans l'étable en voulant sortir son cheval²⁰. Pendant plusieurs années, une croix marqua l'endroit de son décès.

À Chambord, seules quelques maisons échappèrent aux flammes; 61 sur 68 sont balayées. À la Pointe, la maison de Louis Laroche fut épargnée²¹. Construite en bois rond, mesurant 24 pieds sur 26, elle abrita environ 35 personnes pendant une quinzaine de jours.

Les maisons d'Ephrem Munger, d'Antoine Boudreault, de Denis Boily et de Sabin Gagnon, dans les Sables, ne brûlèrent pas, de même que celles de Pitre Bilodeau et d'Arthur Charlton, au Rocher-Percé. Le feu ménagea le poste de traite de la Compagnie de la Baie d'Hudson.

Le soir de l'incendie et les jours suivants, les sinistrés furent accueillis dans les maisons épargnées. Les provisions se firent rares. Une campagne provinciale s'organisa pour secourir les sinistrés de la région. Les dons provinrent de toute la province, en espèces et en nature, s'ajoutant à la charité des concitoyens moins éprouvés. Encouragés par les secours, les colons ensemençèrent de



Colombe Tremblay

Pour commémorer les disparus du Grand Feu de 1870, on érigea un calvaire, béni le 30 juin 1946. Les personnages grandeur nature sont l'œuvre de T. Carli-Petrucci, de Montréal. En plus de ces sculptures, se trouve un coffret renfermant des pièces de bois calciné provenant de la cave où brûlèrent quatre victimes



L'une des sept maisons épargnées du Grand Feu : celle des Laroche (François-Xavier et Louis), sur la route de la Pointe. En 2006, la maison a obtenu le premier prix au concours Le Dominois de la M.R.C. Domaine-du-Roy pour sa valeur patrimoniale.

Normand Laroche



Dans le cadre des festivités du centenaire de Chambord, un monument rendant hommage aux pionniers fut érigé.

Municipalité de Chambord

nouveau et se rebâtirent un abri. Heureusement, la récolte fut excellente et permit de passer l'hiver suivant. Bien que l'exploitation forestière avait été réduite avec le passage du feu, la forêt avait reculé, offrant des terres enrichies et prêtes à accueillir les semences.

Dans la marche au peuplement sur la rive sud du lac Saint-Jean, des pionniers s'établirent à Chambord dès 1857. Treize ans plus tard, une paroisse naissait. Le territoire de Saint-Louis de Métabetchouan comptait alors 72 familles. Dix ans plus tard, l'espace agraire se saturait : les meilleures terres étaient déjà occu-

pées et le village s'agrandissait. Jusqu'au début des années 1890, la population ne cessa d'augmenter, puis connut une légère baisse avant le tournant du siècle. L'accroissement de la population reprit avec l'époque préindustrielle, vers les années 1900, alors que de nouveaux visages firent leur apparition au village.



La maison Charlton, au Rocher-Percé, exista plus de cent ans. Elle survécut au Grand Feu, mais brûla au cours des années 1960.

Centre d'archives du Domaine-du-Roy, fonds Charlot

NOTES

1. Ce texte repose sur des extraits de *Chambord, à la croisée des chemins, 1857-2007*, chapitre 3 : « Les pionniers », Cap-Saint-Ignace, La Plume d'Oie, 2007.
2. Fernand Ouellet, « La colonisation du Saguenay-Lac-Saint-Jean... en perspective, 1850-1911 », *Saguenayensia*, vol. 36, no 4 (octobre-décembre 1994), p. 25.
3. Département de la colonisation et des mines, *La région du Lac Saint-Jean, Grenier de la province de Québec*, Québec, Département de la colonisation et des mines de la province de

- Québec, 1898 p. 27.
- ⁴ Gérard Bouchard, *Quelques arpents d'Amérique*, [Cap Saint-Ignace], Boréal, 1996, p. 23.
- ⁵ Gérard Bouchard et Jeannette Larouche, « Dynamique des populations locales : la formation des paroisses rurales au Saguenay (1840-1911) », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 41, no 3 (hiver 1988), p. 363-388.
- ⁶ Camil Girard et Normand Perron, *Histoire du Saguenay-Lac-Saint-Jean*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1989, p. 137.
- ⁷ Saint-Félicien, par exemple, mit 20 ans après l'arrivée du premier colon (en 1864) pour ouvrir sa paroisse. Bouchard et Larouche, *loc.cit.*
- ⁸ En 1853, D.S. Ballantyne arpenta le premier rang du canton Métabetchouan et mit à part le territoire de la réserve amérindienne. Ethnotech Inc., Municipalité de Chambord, Cadrage ethnohistorique et sitologique, [Roberval], M.R.C. du Domaine-du-Roy, 1989, p. 24.
- ⁹ Rapport d'arpentage pour le canton de Charlevoix, par P.-H. Tremblay, dans Charles Simard *et al.*, Étude d'aménagement et de développement touristique, Chambord, [inédit], 1977, p. 745, et dans Russel Bouchard, *Val-Jalbert : un village-usine au royaume de la pulpe*, Louiseville, Société historique du Saguenay, 1986, p. 10. Le canton fut érigé officiellement en 1871 avec le statut de « Municipalité de canton ».
- ¹⁰ Centre d'archives du Domaine-du-Roy (CADDR), fonds Ville de Roberval, Rôle d'évaluation de la municipalité du Township Charlevoix, 25 juillet 1870.
- ¹¹ Bouchard et Larouche, *loc.cit.*, p. 378, ont calculé que deux immigrants sur trois à s'installer au Saguenay provenaient de Charlevoix.
- ¹² Données approximatives compilées par nous à partir des relevés de mariages de Saint-Louis. Aucune donnée sur 14 pionniers.
- ¹³ Potvin, *loc. cit.*, p. 58.
- ¹⁴ Collaboration d'auteurs, « Misère des débuts », *Chambord. Centenaire 1857-1957. Album-Souvenir*, Roberval, Comité du Centenaire, 1957.
- ¹⁵ Arthur Buies, *La région du lac Saint-Jean, Guide des colons*, [s.l.], Compagnie du chemin de fer Québec-Lac-Saint-Jean, 1890, p. 38.
- ¹⁶ CADDR, fonds Ville de Roberval, boîte 182, Répartitions du 25 septembre 1869 et du 13 décembre 1871.
- ¹⁷ Thomas, âgé de 22 ans, était issu du premier mariage de Adéline Fortin, épouse en secondes noces de José Fortin (âgé de 45 ans).
- ¹⁸ Narcisse Morin était l'époux de Flavie (Virginie) Bouchard. Il était âgé de 46 ans, tandis que son fils Alexandre en avait 22. « Mémoires d'ancien. Sœur Marie-Saint-Louis-de-Gonzague », *Saguenayensia*, vol. 11, no 6 (nov.-déc, 1969), p. 161.
- ¹⁹ Victor Tremblay, Le calvaire des victimes du grand feu, BAnQC, Coll. de la SHS, dossier 142, p. 5.
- ²⁰ Fils de Valier Lavoie, âgé de 24 ans. Il se trouvait dans le détour entre le village et les Sables. Osée et Thomas furent inhumés à Roberval et exhumés 3 jours plus tard afin d'être enterrés à Bagotville. Les restes des deux Morin et ceux de Lavoie reposent au cimetière de Roberval.
- ²¹ Simard *et al.*, *op.cit.*, p. 696.

À PLACER À VOTRE AGENDA VEILLÉE DE SAGUENAYENSIA

Octobre : *Projection de film d'époque avec commentaire*

Novembre : *Historique de la route du Parc des Laurentides*

Décembre : *Contes et légendes de Noël*

Pour information : 549-2805

Hier



Aujourd'hui



**Hydro
Québec**

À la croisée des chemins

par Caroline Marcoux¹
historienne

Les bateaux, les chemins de colonisation, le chemin de fer, puis les routes régionales. À Chambord, le transport a toujours occupé une place importante. La municipalité bénéficia de sa position stratégique de centre ferroviaire, accueillant les voies ferrées reliant le Lac-Saint-Jean au Saguenay et au reste du Québec. La gare fut la plaque tournante de son développement. C'est alors qu'elle acquit son surnom de « Chambord-Boucane », à l'époque où les émanations des locomotives à vapeur boucanaient les maisons. Bien que le trafic ferroviaire soit moins important depuis quelques décennies, Chambord demeure à la croisée des routes régionales.

Larguez les amarres

Les premières embarcations sur le Piekouagami et ses affluents furent les canots d'écorce. Les autochtones puis les commerçants de fourrures les utilisaient. Vinrent ensuite les barques et les chaloupes. Les premières furent construites par la Compagnie de la Baie d'Hudson, avant la colonisation².

Puis, la compagnie forestière *Price Brothers* construisit quelques remorqueurs à vapeur. Ils facilitèrent le transport des billots vers Alma. L'entreprise érigea le *Lac Saint-Jean* à l'embouchure de la Métabetchouane en 1859. La population le surnomma le *Barbeau* à cause de sa couleur noire et de son aspect trapu. C'était un bateau à aubes long de 85 pieds (27 mètres). Il effectua son dernier voyage le 6 juillet 1867, alors qu'il sombra près de son point de départ.

À l'été 1888, alors que le chemin de fer ne se rendait pas encore à Roberval, la chaloupe à vapeur *The Ripple* traversa passagers et marchandises du port de la Métabetchouane jusqu'à Roberval. Le *Péribonka*,

mis à l'eau le 19 août, prit la relève jusqu'à la fin de la saison. Ce vaisseau de bois pouvait accommoder 300 passagers. La navette durait deux heures.

Outre le remorquage de bois, le *Péribonka*, de même que le *Saint-Louis*, firent quelques voyages de plaisance à l'île de la Traverse. L'hospitalité de l'arpenteur Pascal-Horace Dumais, ses animaux et la beauté du site attiraient les visiteurs.

Chambord, comme toutes les paroisses riveraines, possédait son quai. En l'absence de chemins convenables, la navigation sur le lac était nécessaire.

Le bac sur la rivière Métabetchouane

Puis, à mesure que se développèrent les chemins, il fallut traverser les rivières. Pour passer la Métabetchouane, on organisa un bac. Ce radeau était mû par un câble d'acier fixé aux deux rives. À l'été 1867, le bac fut donné sous licence à Jean Boivin par le conseil de Roberval (qui comprenait le territoire de Saint-Louis).

En 1870, Désiré Ouellet procéda à la réfection du bac : largeur 10 pieds, longueur 24 pieds entre les panneaux et « ponté » en noyer³. Les balustrades avaient une hauteur de trois pieds et les panneaux aux extrémités, de quatre pieds de large, étaient suspendus par des chaînes.

À partir de leur fondation en 1873, les municipalités de Saint-Louis (Chambord) et de Saint-Jérôme (Métabetchouan) administrèrent conjointement le bac. « Ledit traversier devra passer de jour et de nuit tous ceux qui voudront passer ladite rivière⁴. » Il devait être prêt à



Pendant plus de cinquante ans, un bateau-passeur traversa les passagers d'une rive à l'autre de la rivière Métabetchouane. Ce bac fut remplacé par un pont de métal en 1921.



Société d'histoire du Lac-Saint-Jean, fonds Marie-Laure-Tremblay, F196

L'inauguration du pont d'acier sur la rivière Métabetchouane, en juillet 1921, attira près de 5000 personnes.

fonctionner du début avril jusqu'à l'automne. Le batelier logeait dans une petite bâtisse de 12 pieds carrés. Il devait alimenter une lumière sur le bac et entretenir le chemin pour s'y rendre. Il était passible d'une amende s'il n'était pas à son poste. Le batelier payait sa licence 68 \$, répartie entre les deux municipalités. La somme grimpa à 88 \$ par année en 1876 (payable en quatre versements).

Le passeur récoltait les bénéfices. En 1873, le tarif s'établit à 18 cents pour une voiture à quatre roues conduite par un cheval, 20 sous pour deux chevaux, 12 sous pour une voiture à deux roues avec un cheval ou 18 sous avec deux chevaux, 6 sous pour une personne à pied, un cheval ou un bœuf, et 4 sous pour un mouton ou un cochon. Le postillon passait gratuitement.

Dès 1879, on projeta de construire un pont sur la rivière Métabetchouane. L'avènement du chemin de fer retarda la construction d'un pont routier. Toutefois, les marchandises étaient livrées par train et plusieurs piétons traversaient le cours d'eau sur le pont ferroviaire. Le batelier perdait ainsi d'importants revenus.

En 1901, le maire de Saint-Louis demanda au ministre de la colonisation la possibilité de dresser un pont afin de remplacer « le bac qui file son câble depuis au-delà de trente années⁵ ». Le projet se réalisa en 1921. Dans sa dernière année, prendre le bac coûtait 1 \$ en automobile, 75 cents en voiture double et 50 cents en voiture simple.

Ponts

L'hiver, des ponts de glace balisés permettaient de traverser les larges rivières comme la Métabetchouane. L'été, c'était le bac. Sur les petits cours d'eau, des ponts de bois étaient érigés. Bien que peu coûteux, il fallait fréquemment les réparer ou les remplacer. La municipalité était responsable de l'entretien de ses ponts, sous la surveillance des inspecteurs municipaux. Après la Première Guerre mondiale, avec le développement de l'automobile, les ponts métalliques étroits s'imposèrent. En 1921, s'éleva un pont d'acier à poutres triangulées sur la rivière Métabetchouane.



Album souvenir de Desbiens à l'occasion de son cinquantième, p. 12

Le pont métallique traversant la Métabetchouane.

Sur la rivière Ouiatchouan, quatre types de ponts se succédèrent⁶. Le premier était en billes de bois. À l'automne 1888, la municipalité de Saint-Louis avisait le conseil de comté de le réparer « sans retard vu son état dangereux⁷ ». Le printemps suivant, le pont de bois était restauré par Théodule Bolduc, qui avait soumissionné pour 135 \$. La Ouiatchouan eut son pont d'acier à poutres triangulées en 1922. Il dura jusqu'en 1940, alors qu'on le remplaça par un pont en béton armé.

En route !

Avec l'exploitation forestière, des chemins forestiers furent tracés dès les années 1850. En 1854, le gouvernement débuta la construction d'un chemin carrossable entre le lac Kénogami et le poste de traite de la Métabetchouane (Desbiens). On acheva cette première portion en 1859. La même année, la route arriva à la



Les progrès routiers nécessitèrent une modernisation du pont sur la Métabetchouane. En 1966, un pont en béton armé à poutres pleines remplaça le pont d'acier.



Un pont de poutres pleines en béton précontraint (plus haute résistance) remplaça le vieux pont endommagé en 1978. C'est alors que son tracé se rapprocha davantage du lac et passa de deux à quatre voies.

Pointe-aux-Trembles (Chambord). À l'est de la future municipalité, elle passa par le Rocher-Percé et la route à Jim. Au village, le chemin séparant les rangs C et 1 constituait la route du gouvernement, que l'on appelait le chemin Kénogami. En 1866, elle atteignit la rivière Ouiatchouan. En 1870, elle avait franchi Roberval. Malgré sa piètre qualité, elle fut la seule route entre le Saguenay et le Lac-Saint-Jean jusqu'à l'arrivée du chemin de fer⁸. Elle diminua l'isolement et encouragea la venue de pionniers. L'été, « on y passait avec toutes les misères, dans la vase, dans l'eau [...] L'hiver c'était plus facile; les commerçants de bois l'entretenaient⁹ ». Par contre, les tempêtes et le froid limitaient les voyages.



La construction du premier pont de béton sur la rivière Ouiatchouan en 1940.

Un sentier desservait les colons installés au bord du lac, entre la route à Jim et le lot 52 appartenant aux Sasseville. Il posa problème au début des années 1870, son emplacement étant contesté au conseil de Roberval. Ce chemin de front du rang C desservait quatre familles. Il fut fermé et les familles déménagèrent au rang double (la route régionale).

La route de la Pointe s'ouvrit officiellement dès 1871. Elle suivait le chemin de front du rang A, puis la ligne de séparation des cantons Charlevoix et Métabetchouan.

Les routes, développées en suivant les rangs, étaient dans un état pitoyable au XIX^e siècle. Vu un entretien inadéquat, elles devenaient impraticables aux moindres soubresauts de la nature. L'infrastructure routière était le principal sujet du conseil municipal. Chaque arrondissement avait un inspecteur nommé pour un an. Les habitants défrichaient et entretenaient le bout de chemin longeant leurs terres, à la demande de l'inspecteur et sous sa surveillance. Les ponts étaient aussi faits de corvée par les propriétaires.

Les premiers chemins

À l'ouverture des registres municipaux, en 1873, la municipalité comptait cinq arrondissements : la route du poste (route du Rocher-Percé, du lot 29 au lot 52), la route du père James (route à Jim), le chemin Kénogami (village), la route du rang B (de la grande ligne aux Sables), le chemin du premier rang Charlevoix



Camille Simard

Le curé Tremblay et sa première voiture.

(les Sables) et le rang A (route de la Pointe). D'autres arrondissements s'ajoutèrent :

- Route de la rivière Ouiatchouan : 1873.
- Chemin Boivin (dans les Sables) : 1877.
- Route de la Pointe-aux-Trembles (route 155) : 1877-1878
- Route des chars (rue de la Gare) : 1888.
- Route de la Petite-Martine (lot 32 du rang 1 Métabetchouan) : 1890.
- Route du lac Belley : 1892.
- Route du Quai : 1905.
- Route du lac à l'Ours : vers 1926. En 1929, on ferma une partie du chemin de la Martine et du chemin de front des 2^e et 3^e rangs, qui ne servaient plus. La route du lac à l'Ours était davantage utilisée.
- Chemin du lac Brûlé : 1928.

Au milieu des années 1870, Roberval demanda une route vers La Tuque afin de rendre accessibles les concessions forestières se trouvant dans ce secteur. Deux tracés furent envisagés : par la rivière Bostonnais jusqu'à Chambord (le tracé choisi) ou par la rivière Croche jusqu'à Sainte-Hedwidge et Roberval. Une partie du projet se réalisa dès 1877, alors que le département des Travaux publics finança la route de la Pointe-aux-Trembles (155), entre les lots 54 et 55 du Rang 1 Métabetchouan. Mais il fallut attendre plusieurs décennies avant qu'elle ne se rende en Mauricie. Le projet revint sur la table au cours des années 1930, alors que des hommes d'affaires jean-nois désiraient une liaison directe avec la Mauricie et la région montréalaise. Le projet fut reporté à cause de la guerre, puis d'élection en élection. Les municipalités intéressées et les compagnies forestières subventionnèrent elles-mêmes le coût de la route. En janvier 1955, une imposante délégation arriva à Chambord en voitures, inaugurant la route carrossable entre La Tuque et le Lac-Saint-Jean. Elle était encore en chantier et n'était pas

encore ouverte toute l'année. Donnant accès à un riche territoire forestier, le gouvernement ne s'y intéressa qu'avec le développement de l'industrie touristique, autour de l'Expo 67. Elle porta les noms de route Roberval – La Tuque, de route 19 et enfin de route 155.

Garagistes

Dans les années 1950, la municipalité demeurait le centre névralgique du transport au Lac-Saint-Jean. Non seulement le transport par train, mais le transport routier également. Divers garages et postes d'essence se succédèrent avec le développement de l'automobile : Paul Boudreault (British American Dealer), Gaston Gravel (Golf, puis Ultramar), Joseph-Louis Boily (Esso), Alban Chiasson, Jean Brassard, Marcel Ménard (Irving), Gilles Boivin (débosselleur), Dollard Simard (Esso), J.-Georges Gauthier, Jules Bouchard, Jacques Émond (Texaco), Adélard Ménard, Léo Bolduc



Centre d'archives du Domaine-du-Roy, fonds Blodreau, P17/15.50

Le viaduc de la route 155, en 1960.



Chambord compte l'un des 34 centres de contrôle routier de la SAAQ. À l'origine, cette balance se trouvait au village. On la déplaça près des Sables.



Sylvain Brassard

Le bâtiment construit par Roberval Express à la fin des années 1950 devint le garage municipal et la caserne de pompiers vers 1988.

un terrain où Yvon Gagnon, propriétaire, construisit un garage pour l'entretien d'une centaine de camions. Suite à une grève, l'entreprise ferma ses portes vers 1984.

Chambord-Boucane

Le projet de relier Québec au Lac-Saint-Jean par chemin de fer apparut en 1854, avec la Compagnie de Chemin de fer du nord de Québec, qui devint le Chemin de fer Québec-Lac-Saint-Jean. Il fallut trente ans avant que le projet soit complété.

Afin de réduire les coûts de construction, un entrepreneur américain (J. B. Hunter) proposa l'utilisation de rails de bois. La compagnie de chemin de fer inaugura en 1870 un « chemin à lisses de bois¹⁰ » entre Québec et Gosford (40 km). Les rails résistaient mal aux rigueurs du climat et la compagnie ne pouvait absorber les frais de réparation. Elle dut en abandonner l'exploitation.

Des explorateurs envisagèrent divers tracés de la route à construire. En 1875, l'arpenteur Pascal-Horace Dumais se vit « confier la mission d'explorer le contrefort des Laurentides afin de fixer le tracé du chemin de fer¹¹ ». Le conseil municipal de Chambord participa aux frais d'exploration : 100 \$, une moitié en effets et l'autre en argent. Dumais conclut que le tracé suivant la rivière Croche et débouchant à Roberval par la Ouiatchouanish pouvait être envisagé. Mais selon lui, le parcours le plus recommandable était celui par la Batiscan et la Ouiatchouan. La compagnie l'adopta. L'altitude de ce tracé ne dépassait pas 1 500 pieds. Les terres arables et le bois de commerce y abondaient. Au Lac-Saint-Jean, Roberval et le havre de la Métabetchouane se disputèrent le terminus. Chicoutimi réclamait la ligne au Saguenay.

Sylvain Brassard



Yvon Gagnon, propriétaire de la compagnie de transport Roberval Express.

(vers 1954-1964), Benoît Gagnon, Claude Ménard (Shell), Martin Desmeules et Jean Boivin (peintre automobile).

En parallèle aux services de mécanique et d'essence, il y eut des services de transport. Les voitures-taxis vinrent remplacer les charretiers. Pour le transport lourd, il y eut divers camionneurs. En 1954, ils étaient cinq transporteurs routiers : Tremblay Express, Yvon Gagnon, J.-[O.] Bouchard, [O.] Gravel et R. De Grand'Maison.

La compagnie Roberval Express Ltée prit naissance à Chambord vers 1950. Elle débuta en se spécialisant dans le transport réfrigéré. Puis elle offrit du transport général. Elle ouvrit des entrepôts à Québec, Montréal et Toronto, mais son siège social demeura à Chambord. Vers 1957, le conseil de fabrique lui vendit

Après avoir remplacé les lisses de bois par des rails d'acier, les trains atteignirent Saint-Raymond-de-Portneuf.

Au gré de difficultés financières, les échéanciers étaient sans cesse repoussés. Les travaux progressèrent lentement : Saint-Léonard en 1882, Black River en 1883, Beaudet en 1885, puis Rivière-à-Pierre.

En 1886, la voie s'étendait jusqu'à 115 milles de Québec. Environ mille ouvriers y oeuvraient. Les travaux se poursuivaient « avec la plus grande énergie¹² ». En toutes saisons, ils logeaient dans des huttes de sapins ou des tentes.

Il restait 60 milles à construire et il était prévu qu'un chemin carrossable soit ouvert entre Saint-Louis et le chemin de fer autour des Fêtes :

Il est certain que le chemin de fer sera terminé jusqu'au lac



Le surnom Chambord-Boucane tire son origine du train à vapeur.

Saint-Jean, en 1887. En septembre prochain, les colons de Saint-Louis pourront entendre le sifflet de la locomotive et en décembre les chars se rendront sur les bords du lac Saint-Jean. On voit par là que la compagnie pousse activement les travaux¹³.

En janvier 1887, la direction décida d'approcher la ligne jusqu'à la Pointe-aux-Trembles. De là, elle se dirigerait vers l'est ou l'ouest, selon l'endroit choisi pour le terminus¹⁴. La lutte entre le Saguenay et le Lac-Saint-Jean était vive.

Le premier ministre provincial, Honoré Mercier, mit fin à cette controverse. En venant inaugurer la ligne à Lac-Bouchette en août 1887, il « décida publiquement d'accorder les subsides nécessaires pour amener la ligne jusqu'à Métabetchouan, et plus tard jusqu'à Chicoutimi, à condition que la branche de Roberval se fît d'abord et de suite¹⁵. » La population était enfin rassurée quant à l'achèvement de la voie ferrée. Le premier ministre s'arrêta à Chambord le 30 août. Le curé Gustave-Adolphe Girard, le maire Benjamin Tremblay et une assemblée de citoyens le reçurent avec enthousiasme.

Un service régulier s'établit entre Québec et Lac-Bouchette. Le 5 septembre, un premier train transporta près de 300 passagers et leurs produits, en chemin vers l'exposition agricole de Québec. Le curé Girard était du nombre, de même que des agriculteurs-exposants : Georges Bilodeau, Charles Bouchard, Jean Gagnon, François Guay, Charles Harvey, Prudent Morisset et Augustin Potvin.

Pendant plus d'un an, les rails menèrent jusqu'à Lac-Bouchette. Les voyageurs empruntaient ensuite un « chemin de concession » d'une

trentaine de kilomètres se rendant à Chambord. Cette route était impétueuse. En hiver, on risquait de s'y perdre.

Chambord-Jonction

La voie ferrée approcha Chambord à l'automne 1887. La compagnie envisagea un tracé via la coulée à Grignon pour aboutir au pied de la chute Quiatchouan, mais la montagne ne permettait pas une telle construction. Le chemin de fer devait donc contourner Saint-Louis et suivre la grève pour se rendre à Roberval. « Le 7 janvier 1888, les trains inaugurèrent leur horaire régulier, trois fois par semaine¹⁶. » Une station temporaire avait été établie au lac Belley en attendant la construction de la station de Chambord. Un service régulier faisait le trajet jusqu'à Québec trois fois par semaine. Il fallait douze heures pour s'y rendre.

Pendant ce temps, on montait à la Station les voies d'évitement, les signaux, la gare ainsi qu'un réservoir d'eau de 21 000 gallons avec pompe à vapeur et chaudière. La fabrique, expropriée au passage de la voie ferrée, réclama 50 \$ de dommages : la compagnie avait fait disparaître un puits à l'usage du curé. La somme fut réglée en 1893.

Le 18 juin 1888, le premier train direct de passagers arriva à Chambord-Jonction. À partir de ce moment, les chars voyagèrent tous les jours entre la localité et la capitale. Un char palais et un char dortoir étaient attachés aux engins. Les chars de passagers, construits en cerisier et en acajou, étaient peints couleur vin. Le fini intérieur était des plus jolis : des sièges de première classe recouverts de peluche cramoisie et un grand nombre de lampes pour un bon éclairage.



L'inauguration du chemin de fer du Lac-Saint-Jean, à Chambord, vers juin 1888. La région s'engageait dans une nouvelle ère.

La gare, érigée par E. T. Nesbitt, ouvrit un mois après l'inauguration officielle. Elle comptait un étage et demi, en modèle long. Un dénommé Power, de Saint-Raymond, accueillait les visiteurs dans un hôtel luxueux de deux étages et demi.

Le nom de Chambord entra dans la pratique. Le journal *Le Progrès du Saguenay* l'utilisa une première fois le 28 juin 1888, alors que la compagnie demandait l'autorisation de continuer la voie de Chambord à Chicoutimi. Puis pour annoncer les horaires à partir du 18 juillet : « Express direct pour la jonction de Chambord du Lac Saint-Jean. »

En construisant le pont du chemin de fer traversant la rivière Métabetchouane, on retrouva des cadavres. Le cimetière du poste de traite se trouvait là.

En août 1888, un premier pèlerinage vers Sainte-Anne-de-Beaupré partit de Chambord. Le curé et des paroissiens de Saint-Louis y participèrent, du 7 au 9 août.

En juillet 1895, des pèlerins se dirigèrent cette fois vers Sainte-Anne du Saguenay. Organisé par le curé F.-X. Delâge, il s'agissait apparemment du premier pèlerinage à cet endroit.

Chambord : changez de chars pour Roberval

La précellence de la station de Chambord dura quelques mois. En décembre 1888, la ligne arriva au terminus de Roberval. Ce fut pendant longtemps le terminus de la ligne du Lac-St-Jean.

Pour se rendre au Saguenay, une ligne d'omnibus fut établie (voiture fermée à quatre roues tirée par un cheval). Chicoutimi eut son embranchement en 1892. C'est alors que la formule « Chambord : changez de chars pour Roberval » prit effet. Il fallait choisir de demeurer sur la branche du Saguenay ou changer pour celle du Lac-Saint-Jean. La construction du chemin de fer coûta « près de 8,7 millions, [...] subventionnée à 45 % par les gouvernements¹⁷ ».

Le chemin de fer favorisa la colonisation et joua un rôle important dans le développement du territoire. Il fut des plus bénéfiques pour Chambord. La municipalité prit rapidement de l'importance en devenant le « centre névralgique du trafic régional¹⁸ ». La gare de triage s'y trouvait. Les commer-



La gare de Chambord attira les commerçants et les entrepreneurs. L'usine de Val-Jalbert pouvait compter sur sa proximité pour expédier ses chargements de pâte de bois.

cants ouvraient boutique. Des entrepôts furent construits à proximité de la voie ferrée. L'économie locale en profita. La population doubla. La construction résidentielle s'accrut. De nouveaux emplois furent créés pour l'entretien et la réparation de la voie ferrée.

Les visiteurs affluaient. En sortant des montagnes, le visiteur pouvait admirer l'immensité du lac Saint-Jean. La municipalité offrit des maisons d'hébergement. Il fallait des charretiers pour transporter les touristes. Roberval proposait un complexe récréotouristique d'envergure internationale. Par sa proximité, Chambord en profita. En 1903, le trafic était si considérable à la station de Chambord que la compagnie construisit une nouvelle

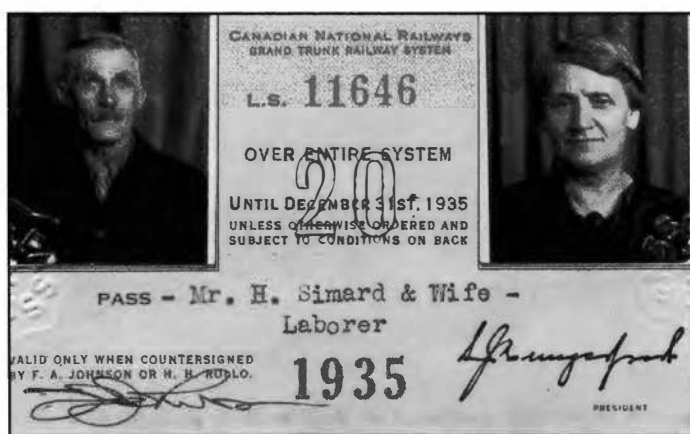


Chambord-Jonction en 1908. Chambord était alors la plaque tournante du transport ferroviaire régional.



Collection Marthe Sasseville

Rouler sur des rails! L'expression prend tout son sens pour Gérard Gilbert, accompagné de Clément.



Genevieve Béland

Sur le C.N., après dix ans de service, les employés bénéficiaient d'une « passe » permanente pour eux et leur famille.

voie d'évitement. Le voisinage immédiat de la gare étant encombré, on dut l'ériger au-delà de la traverse du chemin public.

Les cultivateurs accédèrent aux marchés extérieurs. À partir de 1904, tous les mardis, la Compagnie de Chemin de fer offrit un nouveau service de transport du beurre : un char réfrigéré. Pour favoriser la prospérité de la région, la compagnie transportait les colons gratuitement et offrait des avantages aux entrepreneurs.

En 1904, les départs quotidiens de Roberval à destination de Québec étaient à 5 h 55, sauf dimanche et lundi. Il fallait près de quatorze heures pour parvenir à Québec. Le train entra en gare à 19 h 40. Se rendre à Chicoutimi prenait quatre heures.

Plaque tournante

La région était désenclavée. Population et marchandises circulaient toute l'année. Jusqu'au début du XX^e siècle, Chambord vécut dans la prospérité. Cet élan freina dans les années 1910¹⁹. La compagnie Quebec & Lake St-John Railway fut incluse à la

Canadien Northern Railway (C.N.R.) en 1914. Celle-ci prolongea sa ligne jusqu'à Saint-Félicien en 1917, puis Dolbeau en 1927.

La gare représenta une distraction majeure pour maintes générations. « L'arrivée du train de passagers, en soirée, [constituait] l'événement majeur de la journée²⁰. » Pour plusieurs, le premier voyage en train demeurait l'événement de leur vie. Le train fit la fierté de Chambord.

Bureau des douanes

Un bureau de douanes ouvrit à Chambord-Jonction le 1^{er} mai 1897, à titre de bureau secondaire et d'entrepôt, relevant du bureau de Québec. Faute de trafic suffisant, on le ferma le 22 octobre 1901. Suite à l'ouverture de l'embranchement Saint-Félicien-Dolbeau et à l'implantation d'une papeterie à Dolbeau, le bureau rouvrit le 1^{er} octobre 1928.

L'année suivante, il fut détaché du bureau de Québec pour relever de celui de Chicoutimi. Après avoir connu une légère baisse pendant la Deuxième Guerre mondiale, le commerce régional connut une effervescence exceptionnelle. À un point tel que la gare de Chambord devint le bureau principal de douanes et d'accises, à partir du 1^{er} avril 1954²¹. Située à la jonction des voies ferrées, tous les trains arrivant de l'extérieur y entraient. Dans les années 1930, le bureau était tenu par un dénommé Collin. Georges Hudon fut courtier quelques décennies. En 1954, on atteignit le chiffre record de 3700 déclarations. On surpassa avec 4100 déclarations en 1956-1957²².

Le bureau se situait au « Château », un immeuble à logements situé derrière la gare²³. Le feu détruisit la bâtisse au début des années 1950. La douane opéra quelques années chez Gérard Fortin (voisin). Puis, elle s'établit près de vingt ans (vers 1957-1976) dans la grande maison de Ferdinand Fortin (88, rue de la Gare).

L'entrée en gare du premier train marqua une ère nouvelle pour le village grandissant. Chambord affirma sa vocation « routière » en complémentarité avec le secteur agricole. La population frôla les 2000 habitants autour de la Seconde Guerre mondiale. Le cœur du village, c'était la gare. Le développement d'un carrefour routier raffermi cette disposition favorable au transport. En 1967, le C.N. employait 48 résidents de



Municipalité de Chambord

Le dernier receveur du bureau des douanes fut Lionel Blais, de 1954 à 1986



Municipalité de Chambord

Le dernier bureau des douanes se trouvait sur la rue du Bureau de poste. Il ferma ses portes en avril 1987.

Chambord. C'est vers 1990 que les portes de la gare de Chambord fermèrent.

NOTES

1. Ce texte repose sur des extraits de *Chambord, à la croisée des chemins, 1857-2007*, chapitre 7 : Chambord, changez de chars!, Cap-Saint-Ignace, La Plume d'Oie, 2007.
2. Michelle Guitard, *Du monde, des biens et des fourrures au poste de Métabetchouan*, municipalité de Desbiens et MAC, rapport de recherche, 1985, p. 183, 205 pages.
3. « Ponté » est un adjectif pour définir une embarcation dont le creux est couvert d'un pont. Centre d'archives du Domaine-du-Roy (CADDR), *Registre des délibérations*, Conseil de Roberval, 19 janvier 1870, p. 14.
4. Archives municipales, *Registre des délibérations*, vol. 1 : 10 février 1873-19 août 1878, p. 15.
5. Société de rapatriement et de colonisation du Lac-Saint-Jean, *Rapport annuel 1901*, p. 28.

6. Jean Lefrançois, « L'histoire des ponts du Lac-Saint-Jean de la colonisation à aujourd'hui », *Saguenayensia*, p. 6, vol. 41, no 4 (octobre-décembre 1999), p. 14-41.
7. Archives municipales, *Registre des délibérations*, vol. 2 : 3 septembre 1888 – 4 mars 1907.
8. Russel Bouchard, *Le pays du Lac-Saint-Jean. Esquisse historique de la colonisation*, Chicoutimi-Nord, chez l'auteur, [1988], p. 100, 241 pages.
9. Léo Potvin, « Mémoires d'un ancien. M. François Girard de Chambord », *Saguenayensia*, mai-août 1975, p. 60.
10. Les lisses étaient d'érable et mesuraient 14 pieds de longueur sur 7 pouces de hauteur et 4 pouces d'épaisseur. Les traverses étaient de pruche et d'épinette.
11. Gaston Gagnon, *Un pays neuf. Le Saguenay – Lac-Saint-Jean en évolution*, Alma, Éditions du Royaume, 1988, p. 112.
12. *Le Réveil du Saguenay*, 9 septembre 1886.
13. *Ibid.*, 11 novembre 1886.
14. *Ibid.*, 13 janvier 1887.
15. Rossel Vien, *Histoire de Roberval, cœur du Lac-Saint-Jean, 1855-1955*, [Chicoutimi], Société historique du Saguenay, Éditions du Centenaire, 1955, p. 117.
16. Rodolphe Gagnon, *Le chemin de fer de Québec au Lac-Saint-Jean (1854-1900)*, thèse Université Laval, décembre 1967, p. 157.
17. Paul-André Linteau, René Durocher et Jean-Claude Robert, *Histoire du Québec contemporain, De la Confédération à la crise (1867-1929)*, Ville Saint-Laurent, Boréal Express, 1979, p. 101.
18. Ethnotech Inc., *Municipalité de Chambord, Cadrage ethnohistorique et sitologique*, [s.l.], MRC du Domaine-du-Roy, 1989, p. 34.
19. Jacques Vien, « Chambord tout le monde change de char ! », *Focus*, février 1980, p. 43.
20. Ethnotech Inc., *op.cit.*, p. 42.
21. Douane : tarif sur les marchandises importées ou exportées. Accise : taxe spéciale sur les bijoux, l'alcool et le tabac.
22. Collaboration d'auteurs, « Le bureau de douanes », *Chambord. Centenaire 1857-1957. Album-Souvenir des fêtes du Centenaire de Chambord*, Roberval, Comité du Centenaire, 1957.
23. Il se trouvait où fut bâti le 163 rue de la Gare, de biais avec l'hôtel Saint-Louis.

www.shistoriquesaguenay.com

Vous accédez à : - l'index de la *Revue Saguenayensia*
- notre bibliothèque

Vous y découvrirez : - notre programmation d'activités
- les *Veillées de Saguenayensia* à venir

Vous commanderez en ligne : - les publications de la SHS
- le drapeau du Saguenay–Lac-Saint-Jean

William Tremblay et Elzéar Bergeron : curés émérites

par **Caroline Marcoux**¹
historienne

Jusqu'à la Révolution tranquille des années 1960, l'Église exerça son influence sur toutes les sphères de la paroisse. Le curé était la personne la plus influente du village. Ses discours étaient écoutés et, la plupart du temps, ses recommandations morales étaient appliquées. Il supervisait les pèlerinages, les confréries de dévotion, les loisirs. Lorsqu'il le fallait, il demandait des bénévoles pour diverses corvées : laver l'église, entretenir le cimetière, aider à la reconstruction d'une maison ou d'une ferme sinistrée.

Parmi les quatorze curés passés par Saint-Louis-de-Chambord entre 1872 et 1999, certains demeurèrent de courtes périodes tandis que d'autres dirigèrent la paroisse de longues années. William Tremblay détient le record de longue durée : il demeura responsable de la cure de 1917 à 1947, soit 30 ans. Elzéar Bergeron lui succéda de 1947 à 1968, soit 21 ans. Ces deux prêtres marquèrent le paysage chambordais à l'heure où la rigidité idéologique était imposée aux paroissiens. Voici les portraits de ces deux hommes religieux.

William Tremblay

William Tremblay naquit dans la paroisse Sainte-Anne de Chicoutimi le 12 juin 1870². Il était le fils d'Alexis Tremblay, marchand, et de Marie Tremblay. Après des études classiques au Petit Séminaire de Chicoutimi (1887-1893), il entra au Grand Séminaire pour quatre années d'études théologiques. C'est le 23 mai 1897 qu'il fut ordon-



Cérémonie regroupant diverses personnalités religieuses et civiles, notamment le curé William Tremblay.

né prêtre en la cathédrale de Chicoutimi, par Monseigneur Michel-Thomas Labrecque.

Suite à son ordination, il demeura plus d'un an au Séminaire à titre de maître de salle, de professeur de religion et de bibliothécaire adjoint. Puis, on l'appela à Sainte-Agnès-de-Charlevoix à titre de vicaire. Il y pratiqua de septembre 1898 à septembre 1901. À ce moment, on le muta à Notre-Dame-d'Hébertville. Pendant toute une année, il y fut vicaire, tout en desservant la mission Saint-Wilbrod d'Hébertville-Station.

À l'automne 1902, la nouvelle paroisse de Saint-Henri-de-Taillon accueillit son premier curé : l'abbé William Tremblay. Cette première expérience en tant que curé dura neuf années. Ensuite, le curé Tremblay passa des rives du lac Saint-Jean aux abords de la rivière Grande Décharge : on le chargeait de l'église de Saint-Cœur-de-Marie. Il y demeura entre 1911 et 1915.

William prit ensuite 24 mois de repos. Mais en octobre 1917, on lui proposa la cure de Saint-Louis-de-Chambord. Il était alors âgé de 47 ans. Il semble qu'il se soit plu dans cette paroisse, puisqu'il y passa exactement trois décennies.

Une crypte au sous-sol de l'église

Le curé Tremblay participa à la construction d'une église grandiose et lutta activement afin de fournir un enseignement de qualité aux enfants. Il prêta de l'argent à la commission scolaire pour

Collection Camille Smeard

l'aider à rémunérer ses institutrices. Il se démena pour obtenir un couvent-école dans sa paroisse. Il décéda alors que les démarches étaient en cours, peu avant la construction du bâtiment. À son décès, le 27 octobre 1947, le curé Tremblay fut enterré au sous-sol de l'église de Chambord. La paroisse qu'il avait desservie pendant trente années lui rendait hommage en l'accueillant pour son repos éternel. Sa rigueur, propre aux ecclésiastiques de son époque, marqua deux générations.

Le quotidien du curé

Comme le voulaient les pratiques, le curé était assisté d'un vicaire, d'un sacristain et d'une aide-ménagère. Le curé Tremblay reçut l'aide de quatorze vicaires au cours de son mandat. La plupart demeurèrent un an ou deux, quoique quelques-uns passèrent plus de temps à Chambord : six ans pour Thomas Simard (1918-1924), huit ans pour Martin Drouin (1933-1941), quatre ans pour Maurice Lévesque (1943-1947). Au cours de l'année 1947, quelques mois avant le décès du curé Tremblay, c'est le vicaire Lévesque qui desservit la paroisse, assisté de l'abbé Laurent Harvey à titre de prêtre auxiliaire.

La construction de l'église

La population grandissante fit en sorte que l'église de bois, construite après le Grand Feu, devint trop étroite. En décembre 1926, un décret canonique accordait l'érection d'un bâtiment en pierre et béton armé. L'abbé William Tremblay dirigea les travaux. L'architecte Alfred Lamontagne dessina les plans. L'entrepreneur



La démolition de la vieille église de bois.

Camille Simard

Edmond Lavoie d'Alma procéda à la construction du bâtiment de 230 pieds par 60 pieds, d'une valeur estimée à 150 000 \$. C'est dans la salle publique (l'actuelle mairie) que la messe fut célébrée temporairement. Une vente aux enchères de la vieille église de bois rapporta la modique somme de 70 \$ à la fabrique. La première messe chantée dans l'église eut lieu le 4 août 1929.

Elzéar Bergeron

Suite au décès de William Tremblay, le curé Elzéar Bergeron prit la relève de la paroisse Saint-Louis. Celui-ci était natif de Saint-Étienne de La Malbaie (né le 1^{er} octobre 1890), fils de Louis-de-Gonzague Bergeron, menuisier, et de Louise Murray. Il fut pensionnaire du Petit Séminaire de Chicoutimi pour son cours classique (1905-1911), puis du Grand Séminaire pour ses études



Camille Simard

Le sacristain Raoul Boivin avec le vicaire Georges Lessard (à Chambord en 1941-1942). Il fut bedeau pendant 42 ans (de 1916 à 1958).



Camille Simard

La nièce du curé Tremblay, Rose-Hélène Tremblay, fut l'aide-ménagère de son oncle pendant 18 ans.



Camille Simard

La construction de l'église en pierre, entre 1927 et 1929, d'après les plans de l'architecte Alfred Lamontagne.



Le curé Elzéar Bergeron, présent à Chambord de 1947 à 1968.

théologiques (1911-1915). Monseigneur Labrecque l'ordonna prêtre en la chapelle du Séminaire le 23 mai 1915.

Au cours de sa première année de prêtrise, il enseigna la religion, le français et l'arithmétique aux jeunes du Petit Séminaire. Il retourna ensuite dans sa paroisse natale à titre de vicaire, où il demeura de 1916 à 1924. Puis il obtint sa première cure en carrière, celle de Saint-Hilarion dans Charlevoix. Après cinq années à cet endroit, il revint au Lac-Saint-Jean. Il desservit alors la paroisse de Saint-Nazaire, entre 1929 et 1947.



En 1959, Elzéar Bergeron devint chanoine honoraire du Chapitre de la cathédrale de Chicoutimi.

Au décès du curé de Chambord, à l'automne 1947, c'est lui que l'on appela. Son prédécesseur ayant laissé sa marque au fil de nombreuses années de service, le curé Bergeron fit de même et marqua à son tour la paroisse de sa présence. Il arriva à Chambord âgé de 57 ans et se retira à 78 ans. Il y avait passé 21 ans.

À l'âge vénérable de 86 ans et 10 mois, Elzéar Bergeron s'éteignit, le 16 août 1977. C'est dans le cimetière de Chambord qu'il repose, dans cette paroisse qui l'avait accueilli de nombreuses années.

La moralité

Le premier rôle du curé était de veiller au respect des devoirs religieux : observer le calendrier religieux, se confesser et assister à la messe. Le mauvais état des chemins était le prétexte le plus courant pour manquer l'office. Les récoltes, les voyages et même la pêche pouvaient aussi restreindre l'assiduité des croyants. En 1928, le curé Tremblay permit aux paroissiens d'aller exceptionnellement aux foins un dimanche après-midi!

Vers la même époque, les modes devinrent indécentes aux yeux du clergé. Elles contribuaient à la corruption générale des mœurs. Les femmes devaient éviter de donner le scandale, et opter pour la modestie dans le vêtement. Au milieu du siècle, le curé Bergeron fit une mise au point : la belle saison attirait les habits plus légers, mais il fallait prendre garde de s'habiller chrétiennement!

L'éducation et la société

En éducation, le couvent-école du village sentait encore la peinture fraîche et les ursulines vidaient leurs cartons lorsque l'abbé Bergeron s'installa au presbytère. Les religieuses dirigèrent le couvent de 1947 à 1969. Aidées d'institutrices laïques, elles offraient l'enseignement élémentaire aux enfants du village. En 1957, la paroisse céda un terrain derrière l'église pour y construire une école de garçons. Le curé Bergeron compte parmi les fondateurs du collège Saint-Viateur. Un incendie ravagea le bâtiment en 1971. Depuis le début de la décennie 1960, tous les élèves allaient à l'école du village, les écoles de rangs ayant fermé leurs portes. L'autobus scolaire avait fait son apparition et le système d'éducation québécois était réformé.

L'évolution des mœurs marqua sans contredit le mandat du curé Bergeron. Entre l'application traditionnelle de la religion et son renouvellement, le prêtre dut s'adapter. Ce qui ne se fit pas instantanément! Il connut l'avènement de la télévision, la bais-

se d'influence de l'Église et la prise en charge de l'éducation et de la santé par l'État. Il dut appliquer les transformations apportées par le Concile Vatican II.

L'abbé William Tremblay et le chanoine Elzéar Bergeron sont les deux prêtres ayant résidé le plus longtemps à Chambord : trente ans pour le premier et vingt-et-un ans pour le second. Enterrés au sous-sol de l'église et au cimetière, ils demeurent à Saint-Louis pour l'éternité. À eux deux, ils ont marqué la population plus d'un demi-siècle. Consécutivement, ils ont su apporter réconfort et encouragement, tout en faisant preuve de rigueur et parfois en suscitant la crainte chez leurs paroissiens. Ils ont rempli leur rôle, propre aux curés de leur époque. C'est pourquoi ils peuvent être reconnus comme des curés émérites de Chambord.

LISTE DES CURÉS DE LA PAROISSE SAINT-LOUIS

Samuel Garon	1872-1873
Bruno-Élisée Leclerc	1873-1875
Gustave-Adolphe Girard	1875-1890 (15 ans)
F.-X. Belley	1890-1893 (1 ^{er} prêtre natif de la région)
F.-X. Delâge	1893-1904 (11 ans)
Louis Gagnon	1904-1914 (10 ans)
Simon Bluteau	1914-1917
William Tremblay	1917-1947 (30 ans)
Elzéar Bergeron	1947-1968 (21 ans)
Benoît Lavallée	1968-1972
Jean Reid	1972-1987 (15 ans)
Jean-Yves Chiasson	1987-1991
Michel Fortin	1992-1995
Xavier Gosselin	1995-1999 (dernier prêtre résident)

De plus, 27 vicaires furent présents, entre 1900 et 1972.

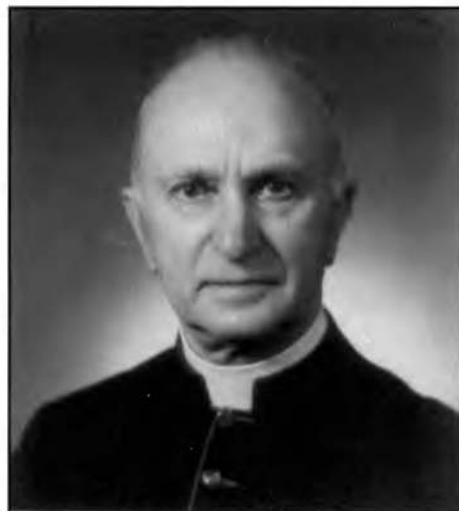
Source : *Chambord, à la croisée des chemins, 1857-2007*; chapitre 5 : « La paroisse Saint-Louis », Cap-Saint-Ignace, La Plume d'Oie, 2007



La presbytère et la première église de Chambord.

NOTES

1. Une partie de ce texte provient de Chambord, à la croisée des chemins, 1857-2007; chapitre 5 : « La paroisse Saint-Louis », Cap-Saint-Ignace, La Plume d'Oie, 2007.
2. André Simard, *Les évêques et les prêtres séculiers au diocèse de Chicoutimi, 1878-1968*, Notices biographiques, Chicoutimi, Chancellerie de l'évêché, 1969, page 138.



Monsieur le Chanoine
Elzéar Bergeron
décédé à l'Hôpital de Jonquière
le 16 août 1977
à l'âge de 86 ans 10 mois
et inhumé le 18 août à Chambord.

BAnOC, coll. de la SHS, no 10962



Souvenez-vous dans vos prières de
l'abbé William Tremblay
curé de Saint-Louis de Chambord,
né à St-Anne de Chicoutimi le 12 juin 1870,
ordonné prêtre le 23 mai 1897,
décédé à l'Hôtel-Dieu St-Vallier
de Chicoutimi
LE 27 OCTOBRE 1947,
et inhumé dans le sous-sol de l'église de
Saint-Louis de Chambord le 31 octobre 1947.

BAnOC, coll. de la SHS, no 10962

Val-Jalbert: genèse d'une ville de compagnie¹

par Luc Noppen

Chaire de recherche du Canada en patrimoine urbain, UQAM

Le village historique de Val-Jalbert figure en bonne place dans les guides touristiques. Le site accueille chaque année plus d'un demi-million de visiteurs — parmi lesquels plusieurs milliers d'Européens — et, fait unique dans le contexte socioculturel québécois, est exploité sans subventions et génère même des profits.

Val-Jalbert a acquis une notoriété dans les années 1960 comme village fantôme (*ghost town*). Les visiteurs qui s'y aventureraient pouvaient observer un village abandonné, que la nature avait peu à peu envahi. La beauté naturelle du site et le cachet pittoresque, les bâtiments en ruines, faisaient l'attrait du site. Le cimetière, lui aussi envahi par une végétation luxuriante, logeait disaient-on les derniers habitants du lieu.

Depuis quelques années, Val-Jalbert est devenu un objet d'études. D'une part, face au déclin économique d'une région autrefois prospère, les historiens se sont penchés sur l'histoire de son développement industriel². Puis, constatant l'inexorable déclin des bâtiments du « village fantôme », les autorités régionales se sont inquiétées de la disparition éventuelle de la « ressource historique ».

C'est dans ce contexte que nous avons été invités, en 1994, à diriger une équipe avec le mandat de préparer un plan de conservation et de mise en valeur du site³. Ce travail a d'abord requis que l'on établisse avec plus de précision l'histoire et l'importance relative du site et de ses constructions pour ensuite proposer un programme de conservation des objets, qui, enrichis de leur mémoire, articuleraient des axes d'interprétation recentrés en fonction de la sensibilité de notre époque et destinés à une clientèle touristique de plus en plus variée et exigeante.

Dans cette étude, nous avons proposé d'entrée de jeu que Val-Jalbert avait un potentiel considérable, encore inexploité. Il s'agit d'abord bien sûr d'un site industriel, qui a conservé beaucoup d'objets et de traces — un moulin, des écorceurs, des défibreurs, machines-outils destinées à produire de la pâte à papier mécanique (pulpe) — mais le site est aussi inscrit dans un environnement d'une rare beauté naturelle. La rivière Ouiatchouan s'y jette vers le bassin du Lac-Saint-Jean d'une hauteur de 236 pieds et, à proximité du village, la rivière s'est creusé un impressionnant canyon. Sans trop de prétention, on peut proposer que Val-Jalbert



Vue panoramique du village de Val-Jalbert prise par le photographe Chabot, de Roberval, en 1925.

BAnQC, Coll. de la SHS no 9252



BAnQc, Coll. de la SHS, no 2026

La rue Saint-Georges vers 1925.

pourrait devenir au Québec ce que New Lanark est à la Grande-Bretagne. Dans les deux cas, l'histoire industrielle se déroule — pour les visiteurs d'aujourd'hui — dans un décor enchanteur.

Mais il y a plus. Val-Jalbert est un établissement qui a été abandonné par ses habitants en 1927, alors que la compagnie qui y exploitait le moulin a décidé d'interrompre ses activités. De ce fait, l'établissement qui venait de prendre forme a été figé dans le temps, sans que l'appropriation et le développement typiques aux établissements humains n'aient eu le temps d'y laisser des traces: il n'y a jamais eu de pavage d'asphalte, ni de station-service, pas plus que de fenêtres d'aluminium, à Val-Jalbert. L'objet est resté dans un état d'origine exceptionnel, si l'on excepte bien sûr l'effet négatif du temps sur des structures en bois.

L'établissement de Damase Jalbert : une industrie et quelques maisons

Val-Jalbert a d'abord été un site industriel autour duquel s'est implanté un établissement humain. En 1899, le gouvernement de la province de Québec dresse un inventaire des ressources du bassin hydrographique du lac Saint-Jean. Le document décrit le potentiel hydraulique des cours d'eau et les réserves forestières, en vue de favoriser le développement industriel. Damase Jalbert, déjà propriétaire d'un moulin à scie et de quelques concessions forestières s'intéresse à la rivière Ouiatchouan qui se jette dans le lac, un peu à l'est de Roberval. Le site est connu: on avait prévu en 1886 y ériger le terminal de la voie ferrée qui relie Québec au Lac-Saint-Jean et construire un hôtel de luxe pour villégiateurs fortunés. Mais la gare s'étant implantée à Chambord, quelques kilomètres plus à l'est

et l'hôtel ayant été construit à Roberval, à égale distance à l'ouest, la rivière Ouiatchouan n'a plus connu pendant quelques années qu'un moulin à farine et un moulin à scie.

Jalbert achète les terrains en 1901 et forme La Compagnie de pulpe Ouiatchouan, avec des capitaux recueillis dans la région et à Québec. Lorsque au mois d'août 1902, l'élite jeannoise est conviée à la cérémonie d'ouverture, un photographe a établi le premier portrait de l'établissement de la chute Ouiatchouan. Sur le site règne un certain désordre. Un plan dressé par C.-H. Dumais, agent d'assurances, permet de s'y retrouver: on y reconnaît au fond l'usine qui loge les métiers et les presses; en contrebas, au pied de la chute, un bâtiment loge la salle des défibreurs animés par les turbines. Vers la gauche, l'atelier des écorceurs (*barkers*); plus à l'avant-plan des bureaux de la compagnie et les ateliers de réparation. Sur la droite, un seul bâtiment sert au logement: c'est une « boarding house ».

Damase Jalbert emploie comme ouvriers des habitants de la région; 30 cultivateurs figurent parmi les actionnaires de la compagnie et plusieurs d'entre eux acquièrent leurs titres en travaillant au chantier de construction. Les employés procèdent en forêt à la coupe du bois en hiver, font la drave au printemps et sont à l'usine à l'été. Ouiatchouan est donc une usine plutôt saisonnière et ses ouvriers migrent en quelque sorte avec la ressource.

La mill town de la Ouiatchouan Falls Paper Co.

Damase Jalbert meurt en 1904. Ses actions et ses dettes — l'entreprise ne semble pas avoir atteint la rentabilité — sont



BAnQc, Coll. de la SHS, no 10779

Partie de la rue Saint-Georges avec cinq maisons semi-détachées vers 1910.

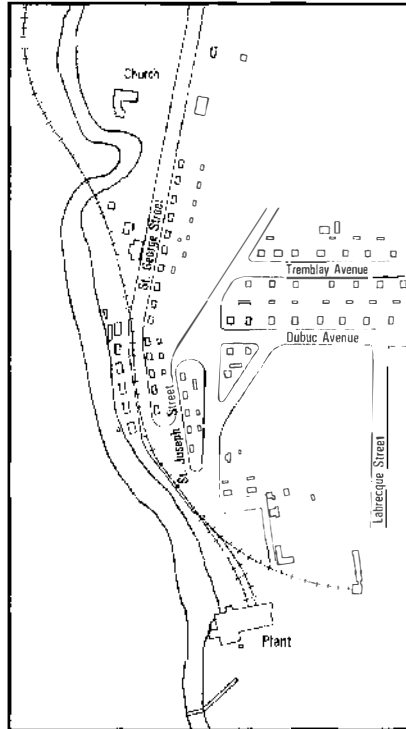
rachetées par des intérêts étasuniens qui incorporent la *Ouiatchouan Falls Paper Co.* La société veut donner de l'expansion au site, réorganiser la production et notamment y fabriquer du papier.

Comme c'est l'habitude dans les *mill towns* de l'est des États-Unis, la compagnie va construire des maisons pour loger les contremaîtres et ouvriers spécialisés qu'elle souhaite conserver à son emploi. Autour de l'esplanade devant l'usine vont ainsi apparaître quatre maisons jumelées, maisons ouvrières typiques de cette époque. Pour recueillir des fonds et élargir son capital, la *Ouiatchouan Falls Paper Co.* va commander quelques photos à J.-E. Lemay. En trois clichés, celui-ci fait l'inventaire de l'établissement, vers 1906.

En 1907, acculée à la faillite, la compagnie confie sa destinée à Joseph-Édouard-Alfred Dubuc, entrepreneur de Chicoutimi et propriétaire de la rivale Compagnie de pulpe de Chicoutimi. Dubuc engage des dépenses considérables et notamment fait construire une série de maisons ouvrières sur le chemin qui mène à l'usine, la rue Saint-Georges. Il fait aussi tracer une rue parallèle sur le coteau, la rue Saint-Joseph, où apparaissent aussi des maisons. En 1913, la compagnie possède un site avec quinze maisons jumelées.

Ces maisons, le premier type d'habitation recensé sur les lieux, ont un rez-de-chaussée avec salle et cuisine et trois chambres à l'étage. L'on sait par les archives qu'elles étaient habitées par des familles nombreuses qui souvent acceptaient un chambreur pour aider au budget familial. Par ailleurs, la maison s'encombrait aussi souvent d'un métier à tisser ou autre équipement pour aider à subvenir aux besoins de la famille. Le potager qu'on retrouve à l'extérieur était lui aussi commandé beaucoup plus par la nécessité que par quelque souci environnemental. Dubuc semble avoir apprécié ces maisons puisqu'il va en faire ériger quelques exemplaires près de la Pulperie à Chicoutimi; elles y sont malheureusement disparues sous l'effet de rénovations radicales.

Lorsque les membres de la Chambre de commerce du Saguenay visitent le site en juin 1913, ils tombent sous le charme. Le journal *Le Progrès du Saguenay*, décrit l'établissement: *Une trentaine de maisons, construites sur un plan uniforme, s'alignent de chaque côté d'une très belle route macadamisée et bor-*



Localisation de lots et des maisons de Val-Jalbert en 1927.

dée de grands arbres. L'église, la maison d'école et le presbytère sont attenants, érigés sur le bord de la rivière Ouiatchouan, et entourés de grandes épinettes séculaires; tout respire le bonheur et le confort dans ce joli coin du royaume saguenéen.⁴

Ces constructions et les tractations de Dubuc ont cependant compromis l'équilibre financier de la société. Les actifs de la *Ouiatchouan Falls and Paper Co.* sont en effet mis aux enchères en 1909. Quelques minutes avant la vente publique, Dubuc rachète les titres de ses partenaires, et conclut un règlement avec le créancier bancaire, réduisant de façon importante la dette accumulée. Dubuc inféode l'établissement à la Compagnie de pulpe de Chicoutimi et entreprend de relancer l'activité à Ouiatchouan Falls. Il reconstruit l'usine en trois temps: 1910, 1914 et 1916, et renouvelle ses équipements.

Le village modèle de Joseph-Édouard-Alfred Dubuc

En 1915 Dubuc obtient l'érection municipale de l'établissement situé au pied de la chute de la rivière Ouiatchouan. C'est alors que naît le village que l'on nomme Val-Jalbert. Les maisons, très tôt électrifiées, sont alors pourvues d'eau courante et les rues équipées de bornes-fontaines. En même temps l'expansion est planifiée pour accueillir un nombre grandissant d'ouvriers dans un environnement plus urbain. Le couvent-école est construit en 1915, remplaçant une petite maison d'école; la première église aussi apparaît; elle sera reconstruite plus vaste et flanquée d'un presbytère monumental en 1925. L'architecte Alfred Lamontagne dresse aussi les plans de la maison du gérant de la compagnie, qui est aussi le maire du village. Tout à côté, un édifice monumental sert d'hôtel et de magasin général. À l'entrée de Val-Jalbert, se dessine ainsi un secteur institutionnel et commercial, pôle qui fait contrepoids au secteur industriel, situé à l'autre bout du village, au pied de la chute. Entre les deux l'espace est dévolu à l'habitation.

Sous la pression de Joseph-Édouard Tremblay, curé de la paroisse, Dubuc accepte en 1916 de faire construire de nouvelles maisons, en vue de remplacer certains des camps temporaires érigés le long de la rivière. Sur le plateau s'ouvrent alors deux rues — on les nomme Dubuc et Tremblay — bordées de quinze maisons érigées d'après les plans de l'architecte Ludger Cimon de Chicoutimi. Ces maisons, le deuxième type d'habitation représenté



BANCQ, SHS, PBOalbum 3, p. 41

Maison de type II construite sur les rues Tremblay et Dubuc, montre un net progrès dans le village: elle est unifamiliale.



Luc Noppen

Maison de type III, d'après les plans de l'architecte Alfred Lamontagne, donne une image plus moderne.



Luc Noppen

Maison de type IV. En 1923-1924, la compagnie revient aux maisons doubles, par mesure d'économie, elles sont situées sur le bord de la rivière

à Val-Jalbert, montrent un net progrès dans le village: elles sont unifamiliales, ont un hall d'entrée séparé du salon, quatre chambres à coucher, et une salle de bains à l'étage. Lorsque les directeurs de la compagnie visitent le site en 1917, ils se déclarent enchantés de leur visite et trouvent les maisons « bien convenables ».

Les plans d'époque montrent l'intention des planificateurs de cette nouvelle cité-modèle. La rue Saint-Joseph était appelée à se prolonger vers un carrefour, véritable porte d'entrée au plateau. Puis le plan prévoit une grille de rues parallèles qui se croisent à 135 degrés, ce qui permet, dans l'éventualité d'une expansion, de favoriser une occupation du plateau vers le nord et non pas vers l'est, où le terrain de la compagnie est peu profond.

L'expérience acquise à Val-Jalbert va servir Dubuc. En 1915 il fonde en effet Port-Alfred. Sur un site plat, incliné vers un vaste plan d'eau, l'industriel fait tracer un plan en damier en face de l'usine et des installations portuaires qui bordent la Baie des Ha! Ha!. Au premier plan apparaît une rue de commerces, puis, au second, le terrain est réservé au centre institutionnel que domineront plus tard l'église, l'hôtel de ville et l'école. La ville, formée de maisons bâties par la compagnie, surgit du sol en un peu plus d'un an.

À l'occasion de la fondation de Port-Alfred, Dubuc avait créé la *Ha Ha Bay Land and Building Co.* Lorsque le gouvernement canadien adopte un premier programme d'aide à la construction de logements ouvriers en mai 1918, cette société est toute prête à prendre de l'expansion. En 1919, elle conclut une entente avec la municipalité de Val-Jalbert pour construire vingt nouvelles maisons unifamiliales sur le plateau, ce qui nécessite l'ouverture de la rue Labrecque. Le nouveau type de maison (type III) a une image plus moderne; c'est un cottage habillé de bardeaux de cèdre avec un volume plus articulé que les maisons précédentes. La maison est aussi plus vaste mais son confort réel est plutôt facultatif. En effet, le rez-de-chaussée fait l'économie d'un hall en plaçant l'escalier à la dérobée et sa superficie est divisée en trois pièces: une vaste salle familiale joutée de deux pièces latérales que la plupart des occupants vont louer à des chambreurs, au lieu de les occuper comme pièces de séjour. À l'étage, une salle de bains plus vaste est entourée de trois chambres.

Puis, en 1923-1924, Val-Jalbert va recevoir un dernier type de maison, le type IV, qui remplace les derniers camps sur le bord de la rivière et occupe quelques lots vacants sur le plateau. Cette fois, la compagnie revient aux maisons doubles, par mesure d'économie. Les maisons du type III avaient en effet été l'objet de critiques à cause de leur loyer excessif. Le nouveau type d'habitation (type IV) a été conçu pour optimiser l'espace utile: la cage d'escalier est insérée entre deux chambres au rez-de-chaussée et sa position centrale permet de faire l'économie d'un couloir à l'étage où les chambres sont plus vastes et la salle de bains plus petite.

Les maisons de type III et IV sont l'oeuvre de l'architecte Alfred Lamontagne de Chicoutimi. Celui-ci avait conçu ces deux types



Vue panoramique de Val-Jalbert vers 1909 prise en deux photos.



d'habitation pour Port-Alfred et, tout naturellement la *Ha Ha Bay Land and Building Co* les a utilisés à Val-Jalbert. Dans le village abandonné ces constructions sont d'ailleurs bien mieux observables, les exemplaires de Port-Alfred ayant été modifiés à plusieurs reprises depuis que leurs occupants les ont acquis. C'est en fait l'identification précise des caractéristiques de ces maisons à Val-Jalbert qui a permis de reconnaître dans un deuxième temps, leur diffusion à proximité des établissements industriels du Saguenay.

Quelques-unes des maisons du type IV n'ont jamais été habitées. En 1924, Dubuc est évincé de la Compagnie qu'il avait fondée, qui connaît une fois de plus de sérieuses difficultés financières. L'usine de Val-Jalbert ferme en 1924, alors que les constructions sont à peine terminées. Les activités vont reprendre l'année suivante, sous la supervision d'un comité de créanciers, mais à un rythme ralenti. Une nouvelle société, la *Quebec Pulp and Paper Mills*, est incorporée en 1925 pour relancer les opérations à Val-Jalbert et à Chicoutimi, mais sans succès. L'usine de Val-Jalbert ferme ses portes une deuxième fois en 1927; elle ne les rouvrira pas. Deux ans plus tard, tous les habitants ont quitté les maisons de la compagnie. L'église est démontée et reconstruite ailleurs et l'école ferme en 1930.

Tout ceci parce qu'entre-temps la Price Brothers s'est installée avec une technologie moderne à Riverbend (Alma) et Kénogami (Jonquière) et que la *St. Lawrence Paper* vient d'inaugurer une vaste usine à Dolbeau. Ces usines de papier, alimentées par l'hydroélectricité produite par le harnachement du Saguenay, annoncent une ère nouvelle au Saguenay—Lac-Saint-Jean: celle du grand capital étasunien qui va contribuer à l'essor économique du Québec en produisant au Québec papier et aluminium pour le marché mondial. L'échelle de ces entreprises condamnait Val-Jalbert, village modèle, comme d'ailleurs la pulperie de Jonquière et celle de Chicoutimi. Là les habitations ouvrières se sont fondues dans la

ville qui a reconverti ses activités. Ailleurs, comme à Saint-Cyriac, le village ouvrier a été rasé par l'élévation du niveau d'eau du lac Kénogami, pour que s'y implante un nouveau barrage. Val-Jalbert a survécu à tous ces bouleversements, devenant ainsi un témoin privilégié de la première phase de l'industrialisation du Saguenay—Lac-Saint-Jean, éradiquée ailleurs.

Comme pour inscrire cette histoire dans le temps, un photographe a figé en un panorama grandiose le dernier état complet de Val-Jalbert, en 1925. On y reconnaît, à l'avant-plan, l'esplanade de l'usine, les bâtiments de la compagnie et les maisons doubles des contremaîtres: c'est l'établissement de Damase Jalbert. Au fond sur la gauche, la *mill town* de la Ouaitchouan Falls, longe la rue Saint-Georges. Puis, enfin, sur le plateau, les maisons du village modèle qui faisait la fierté de Dubuc.

Le gouvernement du Québec, qui a exproprié le site pour taxes impayées en 1942, et qui l'a ouvert au public, comme une curiosité, annonce aujourd'hui son intention de classer ce site monument historique afin d'en assurer la conservation. Pour les historiens, ceci pourrait assurer la sauvegarde d'une source documentaire précieuse, dont l'état « brut », qu'aucune mode ne s'est approprié, nourrit la compréhension de l'industrialisation tout entière.

NOTES

- i Ce texte a été publié une première fois en anglais, en 1997 : « Val-Jalbert : The Origins of a Planned Community » dans *The Journal of the Society for the Study of Architecture in Canada*, vol. 22, no 1, p. 4-10.
- ii Il y a eu plusieurs articles dans *Saguenayensia* et surtout Russel Bouchard, *Val-Jalbert. Un village-usine au royaume de la pulpe*, Chicoutimi, SHS, 1986, 42 p.
- iii Luc Noppen et Bergeron Gagnon Inc., *Plan de conservation et de mise en valeur du Village historique de Val-Jalbert*. Ville de Chambord et Sépaq, avril 1994, 86 pages et 64 illustrations.
- iv *Le Progrès du Saguenay*, 26 juin 1913.

BABILLARD HISTORIQUE

La Coop Chambord

Chambord vit passer plusieurs coopératives agricoles qui fusionnèrent ou modifièrent leur vocation. La Société coopérative agricole de la Jonction de Chambord vit le jour en 1947. C'est le 2 juin que le premier conseil d'administration se réunit, dans la maison de Samuel Laforest. Le premier hangar mesurait 24 pieds sur 30 pieds. Il était construit sur le terrain de la fromagerie du village. En 1951, la coopérative fut localisée à son emplacement actuel, juste à côté de la fromagerie construite près de la route de la Pointe. En 1958, elle changea de nom pour Syndicat coopératif agricole de Chambord. Associée à la Régionale du Lac-Saint-Jean (qui devint la Chaîne coopérative du Saguenay – CCS), elle gérait également l'entrepôt de fromage de la Station. Le fromage y était classé, pesé et ciré avant d'être expédié par train. La Coop Chambord célèbre ses 60 ans d'existence cette année. Cette photographie date de 1965, alors que le Syndicat coopératif de Chambord était propriétaire.



Centre d'archives du Domaine-du-Roy, fonds Blodreau, P11/25.78)

Le sport

Le cyclisme de compétition

Au début des années 1960, le cyclisme de compétition gagna en popularité. Chambord organisa des courses régionales, mais elle fut également l'hôte du Grand Prix cycliste en 1966. Cette compétition provinciale attira 60 compétiteurs, qui roulèrent 175 milles (292 km) en deux jours. Chambord devint la capitale régionale du cyclisme et les cyclistes locaux furent de coriaces adversaires. Le Club sportif, qui organisait les compétitions, couronna une reine du cyclisme plusieurs années consécutives.

Le hockey

L'équipe de hockey de Chambord connut ses heures de gloire, rivalisant avec les joueurs de Roberval, de Desbiens, de Saint-Jérôme et de Lac-Bouchette. Les athlètes livraient leur performance devant de nombreux partisans. Une patinoire était aménagée sur les terrains de l'église, derrière la salle publique. Puis, elle se trouva derrière le collège (rue de la Plaine). Dans les années 1980, les équipements sportifs furent centralisés aux plaines sportives. La construction de l'aréna fit partie de ces projets.



Nicole Tremblay



Nicole Tremblay



Marie Bouchard-Bélais

Évariste Bouchard

Évariste Bouchard (1846-1937) et son épouse, Lucienne Durand (1860-1942). Évariste fut contremaître lors de la rénovation de l'église de bois, en 1892. Il revint s'installer à Chambord avec sa famille quelques années plus tard. Ils seraient les premiers installés au lac Belley, le secteur le plus au sud de la municipalité. Ils laissèrent de nombreux descendants à Chambord. D'autres familles vinrent les rejoindre. Les enfants se rendaient à l'école à Saint-François-de-Sales pour leur éducation. Leur nombre augmentant, les parents ouvrirent une école à proximité de leur résidence. À partir de 1920, la commission scolaire de Chambord paya leur institutrice. Une nouvelle école fut construite peu de temps après.

Ferme De Grand-Maison

L'agriculture domina l'économie de Chambord dès sa colonisation. Les pionniers développèrent les sols à bon potentiel agricole. Les meilleures terres furent occupées dès les premières décennies. Il fallut ensuite cultiver des sols plus ingrats. Les cultivateurs se tournèrent vers la production laitière dès que le chemin de fer permit d'accéder aux marchés extérieurs. En 1957, l'agriculture était l'affaire de 78 producteurs laitiers. Le nombre diminua progressivement pour se situer à neuf en 2006.

Sur la photo, la ferme de Gustave De Grand-Maison, aux abords du lac Saint-Jean.



Collection Fernand De Grand-Maison

LES MAIRES DE CHAMBORD



Éric Pelletier

Municipalité Saint-Louis Métabetchouan (1873-1931)

Rivers Charlton	(fév. 1873-janv. 1874)
Sabin Gagnon	(janv. 1874-janv. 1878)
François Guay	(1878 à 1878)
Benjamin Tremblay	(1878 à 1888)
Auguste Potvin	(1888 à 1889)
Pascal-Horace Dumais	(fév. 1889-avril 1892)
Alphonse launière	(avril 1892-janv. 1893)
Laurent Létourneau	(janv. 1893-fév. 1896)
Onézime Ménard	(fév. 1896-fév. 1899)
Elzéard Bédard	(fév. 1899-janv. 1902)

Joseph Tremblay	(janv. 1902-avril 1902)
Onézime Ménard	(avril 1902-fév. 1903)
Jean Létourneau	(fév. 1903-juil. 1903)
Émile Gagnon	(juil. 1903-janv. 1913)
Onézime Ménard, fils	(janv. 1913-janv. 1916)
Émile Gagnon	(janv. 1916-janv. 1917)
Didyme Laforest	(janv. 1917-janv. 1919)
Joseph Pacaud	(janv. 1919-oct. 1922)
Louis Tremblay	(oct. 1922-janv. 1923)
Alphonse Doré	(janv. 1923-avril 1928)
J.-Aimé Fortin	(avril 1928-mai 1932)

Municipalité Paroisse (1932-1973)

J.-Arthur Ménard	(janv. 1932-janv. 1939)
Stanislas Gagnon	(janv. 1939-juil. 1943)
J.-Arthur Ménard	(juil. 1943-juil. 1953)
Alphonse launière	(juil. 1953-juil. 1963)
Ludger Bouchard	(juil. 1963-oct. 1969)
Robert Laroche	(oct. 1969-déc. 1973)

Municipalité Village (1932-1973)

Joseph-Alci Jacques	(mai 1932-oct. 1933)
Charles Harvey	(oct. 1933-janv. 1935)

J.-Aimé Fortin	(janv. 1935-sept. 1943)
Edmond Lalancette	(sept. 1943-janv. 1947)
Joseph Gauthier	(janv. 1947-janv. 1951)
Joseph Vallée	(janv. 1951-janv. 1953)
J.-O. Bouchard	(janv. 1953-mai 1959)
J.-Georges Gauthier	(mai 1959-déc. 1966)
Rosaire Simard	(janv. 1967-déc. 1973)

Municipalité Village Val-Jalbert (1917-1971)

Wellie Fortin	(1917 à 1922)
J. A. Lapointe	(1922 à 1928)
Xavier Poitras	(1928-mai 1932)
Émile Gagnon	(mai 1932-août 1946)
Onézime Martel	(août 1946-août 1959)
Louis-Philippe Martel	(oct. 1959-janv. 1971)

* 1^{er} janv. 1971 : annexion à la municipalité paroisse

Municipalité Chambord

Rosaire Simard	(déc. 1973-juil. 1976)
Robert Laroche	(juil. 1976-avril 1978)
Roland Ménard	(avril 1978-nov. 1980)
Gaston Vallée	(nov. 1980-oct. 1997)
Bruno Laroche	(oct. 1997 à ce jour)



Christiane Laroche

Pique-nique chez grand-mère Laroche!

Parmi les attractions traditionnelles reliées au lac, il y eut la pêche, mais aussi les pique-niques au bord de l'eau. C'est vers les années 1950-1960 que certains propriétaires à la Pointe vendirent des parcelles de terrains pour la construction de chalets. La municipalité ouvrit un chemin longeant le lac afin de donner accès à de nouveaux villégiateurs. Depuis ce temps, les résidences secondaires abondent. La pêche demeure une activité largement pratiquée, Chambord étant située dans un secteur où les prises sont exceptionnelles.

L'École

Chambord compta jusqu'à 10 écoles de rangs. Elles furent ouvertes en fonction du nombre d'élèves dans chaque rang. Le village eut son établissement dès la création de la commission scolaire, dans les années 1870. Vu le nombre grandissant d'élèves, on créa l'arrondissement numéro 2 au coin de la route de la Pointe, vers 1907. D'autres écoles se trouvaient au Rocher-Percé, à la Pointe, à la Station et dans les Sables. Le rang du Poste (chemin Desmeules) eut son établissement en 1905 et le lac Belley autour de 1920. En 1931, on divisa l'arrondissement des Sables en deux : l'école numéro 9 fut construite sur la côte des Sables. La classe du lac à l'Ours fut la dernière à se joindre à la commission scolaire de Chambord. Ces écoles fermèrent leurs portes au début des années 1960, alors que l'autobus scolaire transporta tous les élèves au couvent du village.



Suzanne Tremblay

Le sergent Lucien Laberge

Le sergent Joseph-Émile-Lucien Laberge fit partie du régiment de la Chaudière lors de la Deuxième Guerre mondiale. Il était le fils d'Alice Boily et de Joseph Laberge, arrivés sur la Pointe de Chambord en 1917. Né en février 1919, il était l'aîné d'une famille de 10 enfants. N'ayant pas été exempté de l'armée, il se porta volontaire en 1942, à l'âge de 23 ans. Jusqu'en juillet 1944, il fit son entraînement au Canada. Puis, il le poursuivit en Angleterre avant d'aller au front en France, en Belgique, en Hollande et en Allemagne. Il passa 5 mois sur la ligne de feu. Il fit parvenir de nombreuses lettres aux membres de sa famille, dans lesquelles il relate son expérience militaire. Il traite également de choses courantes : les Fêtes qui se préparent et qu'il vivra au front, ses congés, son retour possible au Canada... Un retour qu'il ne fit jamais.

Lucien Laberge décéda d'un éclat d'obus près de Udem en Allemagne, le 26 février 1945. La guerre prit fin quelque temps après. La famille Laberge fut avisée par télégramme le 3 mars : c'est un parent de la famille qui reçut le télégramme parce qu'il habitait au village; les Laberge ne possédant pas le téléphone, il téléphona aux voisins pour annoncer à M. Laberge la triste nouvelle. La dépouille de Lucien repose au cimetière militaire canadien de Groesbeek, en Hollande.



Suzanne Tremblay

À TRAVERS LES ARCHIVES

Plantation de tabac à Ouiatchouan

par Caroline Marcoux
historienne

Omer Hermagnies, un colon belge¹, écrivit cette lettre de Ouiatchouan Falls (Val-Jalbert), le 15 septembre 1903² :

[...] la culture du tabac, espèce européen que j'ai exploitée, a parfaitement réussie. Mon tabac est venu à la perfection et a fait l'admiration des spectateurs canadiens, dont ceux-ci prennent envie de s'occuper de cette belle culture pour l'année prochaine.

En suivant mes conseils sur la manière de cultiver notre tabac belge, plus sa fermentation, chose principale, j'obtiens (sic) 2,000 livres de tabac par arpent, (pour le moins). Nous sommes aujourd'hui le 15 septembre, mon tabac a parfaitement mûri et est au séchoir dans le moment. [...] J'écris en ce moment en Belgique à mes compatriotes et je les engage à venir franchement s'installer au Lac St-Jean, ou (sic) ils pourront y faire de belles cultures. [...] pour l'année 1904 je vais faire la culture de betteraves qui doivent venir plus facilement que le tabac et dont le rapport en sera énorme pour la nourriture des vaches laitières. En général, toutes les cultures, toutes difficiles qu'elles soient, en Europe viennent plus facilement dans les contrées du Lac St-Jean, c'est ce que j'ai constaté avec plaisir.

- ¹ Omer Hermagnies épousa Élodie Gagnon, fille d'Alfred. Alfred Gagnon était le fils de Sabin Gagnon, pionnier de Chambord. Les terres de cette famille étaient situées à proximité de Val-Jalbert.
- ² Cette lettre parut dans le dépliant *La région du Lac-Saint-Jean, Guide des Colons*, publié par le Département de l'intérieur et Société de rapatriement et de colonisation du Lac-Saint-Jean, en 1904 (pages 45-46).



La plantation de tabac d'Omer Hermagnies, à Ouiatchouan, vers 1903.

LES MÉCONNUS DE L'HISTOIRE

Politiciens de Chambord : les Gauthier

par Caroline Marcoux
historienne

Parmi les hommes politiques issus de Chambord, il y eut trois générations de Gauthier. L'un après l'autre, ils participèrent à la vie politique sur les scènes municipale, provinciale et fédérale. Joseph Gauthier, d'abord, fut maire de la municipalité de village. Puis son fils adoptif, Joseph-Georges, passa de la mairie de Chambord à l'Assemblée nationale. Enfin, son petit-fils Michel débuta sa carrière comme enseignant à Roberval avant de suivre le chemin de son père et de son grand-père.

Joseph Gauthier

Joseph Gauthier fut un important commerçant de Chambord. Il ouvrit son premier magasin général sur la rue Principale vers 1926. Le bâtiment fut reconstruit après un incendie, puis rénové après quelques années. En 1947, il devint maire de la municipalité de village. Chambord était, depuis 1932, séparée en deux municipalités (celle de village et celle de paroisse). Joseph Gauthier conserva son poste de maire pendant un mandat de quatre ans. Il demeura marchand général jusqu'aux années 1970, peu avant son décès.

Joseph-Georges Gauthier

Joseph-Georges Tremblay naquit à Val-Jalbert, le 17 juin 1918. Son père, Georges Tremblay, était journalier à l'usine de pâte de bois. Sa mère, Dina Boivin, fut atteinte de la grippe espagnole à l'automne 1918. Elle décéda au cours de cette terrible épidémie. Le père se retrouva seul avec cinq enfants. Sa petite Laurette, âgée de deux ans, fut adoptée par Raoul Boivin (un frère de la défunte). Celui-ci était sacristain à Chambord. J.-Georges, encore bébé, fut adopté par Joseph Gauthier et Maria Laforest (une cousine de Dina Boivin), également de Chambord. C'est à partir de ce moment qu'il porta le nom de famille de Gauthier. Les trois autres enfants, plus âgés, demeurèrent avec leur père.



Joseph Gauthier et son épouse, Maria Laforest.

L.J. Gauthier



Joseph-Georges Gauthier, député provincial de Roberval sous l'Union nationale.

J.-Georges fit ses études à Chambord, au Séminaire de Chicoutimi et à l'École technique de Québec, en mécanique. C'est à cet endroit qu'il épousa Cécile Archambault, fille d'Adélarde Archambault et de Rosa Ouellet. Les noces eurent lieu dans la paroisse de Saint-Fidèle, le 2 juin 1941.

De retour dans la région, il ouvrit un garage de mécanique automobile à Chambord au tournant des années 1950. Son commerce se trouvait dans le stationnement actuel de Chambord Sport Yamaha, sur la rue Principale.

Devenu à son tour commerçant dans la municipalité, J.-Georges Gauthier suivit les traces de son père adoptif et fut élu maire de Chambord-village en 1959. Il occupa ce poste jusqu'en 1966. Il fut également préfet du comté de Lac-Saint-Jean-Ouest de décembre 1961 à décembre 1962.

Parallèlement à la vie municipale, il fut élu député de l'Union nationale dans le comté provincial de Roberval en 1962 et réélu en 1966. La loi permettait alors qu'un député conserve son titre de maire. Il devint adjoint parlementaire du ministre de l'Agriculture et de la

Colonisation le 30 novembre 1966. Aux élections de 1970, J.-Georges Gauthier fut défait par les libéraux¹.

Sa carrière politique terminée, il devint enseignant en mécanique automobile à la polyvalente de Roberval. Il décéda subitement à Chambord le 1^{er} août 1978, à l'âge de 60 ans et un mois. Il fut inhumé dans cette paroisse.

Michel Gauthier

J.-Georges Gauthier et Cécile Archambault mirent au monde un fils le 18 février 1950, à Québec : Michel Gauthier. Après avoir obtenu un brevet d'enseignement de l'École normale de Roberval en 1969, ce dernier poursuivit avec un baccalauréat en enseignement élémentaire à l'Université du Québec à Chicoutimi (UQAC, en 1975).



Le député Michel Gauthier était présent lors du lancement des festivités entourant le 150^e de Chambord.

Michel enseigna à la commission scolaire de Roberval de 1970 à 1975. Il fut ensuite conseiller pédagogique, puis enseignant à l'UQAC, au programme de perfectionnement des maîtres de français. Il fut également directeur des services éducatifs et directeur général adjoint de la Commission scolaire de Roberval. Outre sa carrière dans le monde de l'éducation, il fut président de la Corporation touristique de Chambord (1975-1976) et président de la Chambre de commerce de Chambord (1977-1978).

En 1981, il se lança en politique provinciale. Il fut élu député du Parti québécois dans Roberval. Il devint adjoint parlementaire du ministre des Finances de 1983 à 1985, puis vice-président de la Commission des affaires sociales au cours des deux années suivantes. En février 1988, Michel Gauthier démissionna comme député de Roberval. Il revint alors occuper le poste de directeur général de la commission scolaire de Roberval.

Après s'être retiré cinq ans de la vie politique, il fit un retour. Au fédéral, cette fois-ci, sous la bannière du Bloc québécois. Il fut leader parlementaire de l'Opposition officielle et chef du parti. Au printemps 2007, il quitta la vie parlementaire pour des raisons de santé.

Pendant 60 ans, les Gauthier marquèrent à différents niveaux la vie politique de Chambord. Le marchand Jos Gauthier devint maire de Chambord-village en 1947. Joseph-Georges Tremblay-Gauthier occupa ce même poste quelques années plus tard, avant de devenir député provincial sous l'Union nationale. Enfin, Michel Gauthier accéda à l'Assemblée nationale avec le Parti québécois puis à la Chambre des communes avec le Bloc québécois.

- 1 Daniel Johnson père était alors chef de l'Opposition. Il devint premier ministre aux élections de 1966. Jean-Jacques Bertrand le remplaça en 1968. L'Union nationale fut défaite aux élections de 1970 par le parti libéral de Robert Bourassa.
- 2 Source : <http://www.assnat.qc.ca>, site visité le 8 juin 2007.

shs@shistoriquesaguenay.com

D'UNE PAGE À L'AUTRE



Marcoux, Caroline. *Chambord : à la croisée des chemins, 1857-2007*. Cap-St-Ignace, La plume d'oie, 2007, p. 317

Écrire avec compétence sur l'histoire d'une municipalité, si petite soit elle, n'est pas à la portée de tout le monde. Dans la région du Saguenay-Lac-Saint-Jean, beaucoup se sont essayé au cours des dernières décennies, et se sont cassé les dents avec fracas! Pour réussir dans ce domaine, il faut en effet une certaine expérience dans cette discipline, avoir de la méthode, savoir comment tirer des archives et des témoins les informations pertinentes et intéressantes puis surtout trier et analyser ensuite les milliers d'informations recueillies un peu partout, à droite et à gauche, afin de rédiger un ouvrage qui se tient. N'est pas historien qui veut... Pourtant, certaines personnes arrivent dès leur première tentative à réaliser un travail fort acceptable voire étonnant. C'est le cas de l'historienne originaire de Roberval, Caroline Marcoux, qui a rédigé cette année un intéressant historique de la municipalité jeannoise de Chambord. Cette dernière, solidement plantée au bord du lac Saint-Jean et entre deux magnifiques rivières, la Ouiatchouane et la Métabetchouane, célèbre en 2007 un siècle et demie d'existence.

Chambord : à la croisée des chemins, 1857-2007, est donc le fruit de plusieurs

mois de recherches poussées et de rédaction. Supportée par les membres d'un comité fort dynamique, cette ancienne étudiante de l'Université Laval nous présente un livre fort bien documenté d'un peu plus de 300 pages, agrémenté d'une très belle collection de photographies historiques. Regroupant un total de 13 chapitres et quelques annexes, le livre retrace les hauts et les bas habituels d'un village qui a été relativement important dans la région du Lac-Saint-Jean, notamment au niveau des transports terrestre et ferroviaire. Faut-il rappeler que c'est d'abord là qu'est arrivé le premier train, en 1888? Mais au fil des pages nous apprenons que celle que l'on a longtemps appelée « Chambord boucane » est bien plus que cela. Autant l'agriculture que la forêt ou le commerce ont fait la prospérité de ce village, qui comme tous les autres de son genre, a également vu naître et évoluer les aspects scolaire, paroissial et municipal.

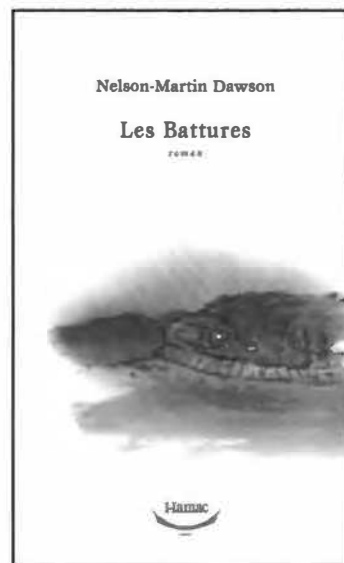
Donc, un très bon premier travail d'envergure pour madame Marcoux, qui montre un potentiel littéraire et historique fort prometteur. Le défi a été relevé avec brio et les résidants de Chambord peuvent être fiers de ce volume impeccablement monté, dont soit dit en passant la réalisation a été dirigée par une petite maison d'édition de Cap-Saint-Ignace appelée La Plume d'oie.

Dany Côté

Nouveau



Agenda historique 2008 (Arrondissement La Baie) par Mario Lalancette.



Nelson-Martin Dawson. *Les Battures*. Québec, Éditions Hamac, 2007, 228 p.

Résumé : 20 juillet 1996. Le déluge au Saguenay. Quarante heures de pluie gonflent les rivières. Les eaux se déchaînent et laissent la désolation dans leur sillage.

Dix ans plus tard, Pierre, Lily et Élyse emménagent dans une maison nouvellement construite sur les Battures. À l'endroit même où, trois siècles auparavant, une jeune Montagnaise s'aventurait pour cueillir des petits fruits sous la protection des vents du fjord.

À peine la famille installée, les voisins prennent des paris sur le moment de leur départ. Combien de temps avant qu'elle ne soit elle aussi éclaboussée par les eaux troubles du ruisseau voisin? Commence alors une longue quête pour reconstituer l'histoire de cette maison et de l'anse où elle est bâtie. Une course s'amorce dans une curieuse lutte contre le temps, car le passé tente de se manifester.

Pierre saura-t-il entendre l'esprit du fjord ou sera-t-il emporté par ses eaux?

SHS : 549-2805

EN BREF...

Formation en archivistique à l'Université du Québec à Chicoutimi

Notre université régionale offre depuis une vingtaine d'années une formation en archivistique. On peut demander son admission au Certificat en gestion des documents et des archives (4347), en vue d'obtenir un diplôme (10 cours de 3 crédits), ou suivre un certain nombre de cours du programme, selon ses besoins.

Les cours concernent la gestion de l'information courante de même que la gestion des documents plus anciens, appelés historiques, sur divers supports (numériques, papier, microfilms, microfiches...). La formation tient compte des nouvelles technologies.

Bref, on apprend à mettre de l'ordre dans l'information qu'on accumule quotidiennement et dans celle qu'on a accumulée depuis des années. On apprend aussi la méthodologie de gestion et de conservation des documents accumulés par des organismes publics, para-publics et privés. Des stages de formation sont effectués dans des organismes, afin d'être sensibilisé aux méthodes de gestion et de conservation de l'information.

Pour information : contacter le Module des sciences humaines, (418) 545-5011, poste 5330.

Conférence de Jacques Lacoursière *L'Énigme Champlain*

Le dimanche 21 octobre 2007, l'Association Québec-France Saguenay recevra le conférencier Jacques Lacoursière, historien, animateur et écrivain bien connu. La conférence aura lieu à l'Auberge des Battures de La Baie à 11h.

après un délicieux brunch au coût de 20 \$ pour les membres et 25 \$ pour les non-membres.

Thème de la conférence : *L'Énigme Champlain*. Samuel de Champlain demeure un personnage dont on connaît, peu de chose.

Information : Moïsette Tremblay, courriel : moïsette.tremblay@sympatico.ca



Michel Savard

Le 9 septembre avait lieu notre cinquième croisière historique sur le Saguenay. 305 personnes y ont participé. Cette année la croisière était sous la présidence d'honneur de M. Robert Cossette (à droite) et le conférencier invité était l'historien Éric Tremblay (à gauche). Sa conférence avait pour thème « Être touriste sur la rivière Saguenay au XIXe siècle ».



Louise Bouchard



Régis Guérin

Veillées de Saguenayensia. Pour une huitième année les Veillées de Saguenayensia ont connu un bon succès avec plus de 150 personnes qui ont assisté aux cinq conférences. À gauche, le député de Jonquière, Sylvain Gaudreault était parmi ceux qui ont participé à celle de Kénogami, ville industrielle. À droite : malgré la pluie, 25 personnes sont venues écouter Mario Lalancette, nous parler de la Battle Island à Bagotville.

SITE ET MONUMENT

La caserne de pompiers

par Caroline Marcoux

À la fin des années 1930, le Département des incendies projeta l'installation d'un système de protection incendie à Chambord. Ce système comprenait un aqueduc avec bornes-fontaines (1600 \$), des règlements de prévention, des boyaux (2000 \$ pour 100 pieds), des accessoires (échelles, voiture, habits, 500 \$), une équipe d'au moins 15 pompiers volontaires et une caserne.

Afin de construire une tour de brigade, le conseil municipal obtint un espace sur le terrain de la fabrique en 1941. La façade de cette construction fut en imitation de briques, afin de l'agencer aux autres bâtiments de l'église. La construction du poste de pompiers débuta vers décembre 1943. La rigueur de la saison et la pénurie de main-d'œuvre entraînèrent la suspension des opérations. Elles furent reprises en mars 1944 et terminées en mai. Oscar De Launière reçut 4000 \$ pour réaliser les travaux. Avec sa tour de 55 pieds (15 mètres), le poste de pompiers de Chambord était des plus modernes. Au bout de quinze ans, le poste fut agrandi et rénové. La tour fut réduite vers la fin des années 1970 - début 1980.

À chaque incendie, la sirène alertait tout le village. Les fausses alarmes réveillaient la population en pleine nuit ! Avec le développement du système téléphonique, l'utilisation de la sirène devint désuète.

En février 1950, pour conserver le bon ordre dans la municipalité, le conseil municipal ordonna un couvre-feu. Chaque soir, à 20 h l'hiver et à 21 h l'été, la sirène donnait le signal d'entrée. Les enfants de moins de 14 ans devaient rentrer à la maison ou sortir en compagnie de leurs parents. Le curé Bergeron se prononça en faveur de ce règlement imposé aux enfants du village : il contribuait à préserver leurs mœurs. Cette restriction cessa en mai 1967.

C'est vers 1988 que la municipalité acquit le garage appartenant à la compagnie Roberval Express pour en faire son garage municipal et sa caserne de pompiers. Dans les années 1990, l'équipement fut renouvelé et le camion (une autopompe 1959) fut remplacé.



BAn00_E6 S7_S51_P2594



SAGUENAY

une ville - un fjord

de toutes vos aventures

Nature extravagante et vie urbaine trépidante, Saguenay est véritablement de toutes vos aventures.

Région de nature sauvage accessible par ses villages pittoresques le long de la Route du Fjord, Saguenay est aussi une grande ville débordante d'activités. Ce caractère unique fait du Saguenay la destination vacances par excellence.

Le temps vous le confirmera, Saguenay restera votre plus belle aventure.

Promotion
Saguenay

1 418 698-3167 | 1 800 463-6565 | www.promotionsaguenay.qc.ca

Parc national du Saguenay, Sépaq, Mathieu Dupuis

Société historique du Saguenay



**La Société historique du Saguenay
au service de la population depuis 1934.**